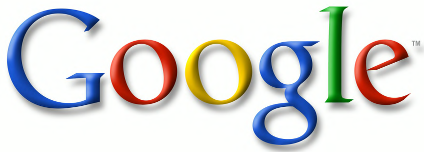






LES CONTEMPORAINS

DEUXIÈME SÉRIE

70

HENRI HEINE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

50 centimes

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1856

HENRI HEINE

EN COURS DE PUBLICATION

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

OUVRAGE TERMINÉ

CONFESSIONS DE MARION DELORME

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



HENRI HEINE

Publié par G. HAVARD.

…TEMPORAINS

…RI HEINE

…

… MIRECOURT

PARIS

…L HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE …ÉNÉGAUD, 15

1856



LES CONTEMPORAINS

HENRI HEINE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1856

CHRONIQUE DES CONTEMPORAINS

En cette année de grâce et d'apoplexie, chers lecteurs, peu s'en est fallu que nos adversaires ne fussent au comble de la joie.

Le *biographe* a vu de près la mort.

Notre pauvre ami Molé-Gentilhomme venait à peine de quitter ce monde, que nous avons failli le suivre. Jugez quelles clameurs d'allégresse auraient salué notre départ !

« C'est un châtiment du ciel ! » se seraient écriés d'aimables journalistes.

Nous gageons même qu'ils eussent imprimé la phrase eu toutes lettres, sans l'ombre de vergogne. Heureusement la Providence n'a pas cru devoir leur accorder ce magnifique triomphe... de style.

Compromise par l'excès du travail, notre santé s'est rétablie par deux mois de repos. Fort de notre droit et de notre conscience, nous remontons sur la brèche.

Vous espériez, messieurs, ne le cachez pas, que la publication des *Contemporains* serait interrompue.

Cela eût pleinement satisfait nombre de gens de lettres envieux.

Mais notre éditeur avait quatre volumes sous presse, juste de quoi remplir la lacune. Voilà ce qui vous a déplu, et vous vous êtes unis pour accabler des enfants qui recevaient le jour pendant la maladie de leur père. Sachant que nous n'étions plus là pour les défendre, vous comptiez les étouffer au berceau.

Sottise, messieurs, sottise!

L'aîné, dans une famille, protége au besoin le cadet. Soixante-quatre volumes sont là derrière les nouveau-nés. Ni vos injures ni vos insinuations perfides ne peu-

vent rien contre cette génération puissante qui a pris racine dans le sol de la publicité.

Que voulez-vous? c'est chose faite.

Plus vous déploierez d'animosité, plus nous trouverons de sympathie. Toutes vos attaques nous laissent debout, parce que le bon sens public est notre égide.

Ainsi l'on ne croit pas M. de Rovigo, de la *Chronique*, lorsqu'il parle d'un prétendu revirement dans notre opinion sur M. de Falloux. Un secrétaire, un chercheur de notes (M. de Rovigo l'appelle improprement un *ami* et plus improprement encore un *collaborateur*), n'a pu lui

signer, en notre nom, un brevet d'infaillibilité.

Mais on nous croira lorsque nous affirmerons que tous les renseignements pris sur nos personnages, quelle que soit leur source, et fussent-ils donnés par M. de Rovigo lui même, restent soumis à notre contrôle. Nous les admettons s'ils nous paraissent véridiques ; nous les repoussons s'ils nous semblent faux ou passionnés.

On ne croit pas non plus à la candeur du *Journal des Débats*, auquel nous avons dit plus d'une vérité dure, lorsqu'il ouvre ses colonnes à des réclamations intéressées.

Mais on nous croira si nous protestons

que MM. Barni, Vacherot et Despois peuvent venir frapper à notre porte et nous demander, afin d'éviter tout scandale, la preuve des anecdotes que nous racontons [1].

Enfin l'on ne croit pas M. Taxile Delord, le détracteur acharné de M. de Falloux, lorsque la rage de voir notre sentiment contraire au sien lui dicte contre nous, dans le *Siècle*, des articles pleins de malveillance et de mensonge. Cet écrivain charivarique, aux yeux des hommes sages, ne passera jamais pour un aristarque de bon aloi.

[1] A ce sujet, nous aurons à mettre en cause, dans notre prochain volume, la *Revue de Paris* et d'autres feuilles aussi peu estimables, qui nous font l'honneur de nous poursuivre de leur haine.

Paillasse est mal venu quand il veut endosser la robe de docteur ès lettres.

Allez, allez, pharisiens du journalisme ! Vos traits s'émoussent contre notre cuirasse. Rongez la lime, usez vos dents de couleuvre, et que Dieu vous donne, un jour, la conscience que vous n'avez jamais eue !

Paris, 4 novembre 1856.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

Au moment où nous mettons sous presse, un commissaire de police arrive chez notre éditeur et saisit le 69[me] volume de la collection, consacré à Gustave Planche. Nous attendons avec le plus grand calme l'issue de cet incompréhensible et nouveau procès.

HENRI HEINE

« Je confesse ouvertement et franchement que tout ce qui a rapport, dans mon livre *De l'Allemagne*, à la grande question divine, est aussi faux qu'irréfléchi.

« Aussi irréfléchi que faux est le jugement que j'avais répété, d'après mes maîtres des différentes écoles philosophiques, que le déisme, détruit en théorie par la

logique, ne subsiste plus que piteusement dans le domaine d'une foi agonisante.

« Non, il n'est pas vrai que la critique de la raison par Kant, qui a anéanti les preuves de l'existence de Dieu, telles que nous les connaissions depuis Anselme de Cantorbéry, ait anéanti en même temps l'idée même de Dieu. Le déisme vit; il vit de sa vie la plus véritable, la plus éternelle; il n'a pas expiré et il n'a pas été le moins du monde frappé à mort par la nouvelle philosophie allemande. Dans les toiles d'araignée de la dialectique berlinoise, une mouche même ne trouverait pas la mort, et d'autant moins un Dieu. »

Écrites, ou plutôt dictées par Henri Heine sur ce lit de douleur qu'il devait quitter bientôt pour s'étendre dans la bière,

ces lignes trahissent un regret véritable.

On peut dire qu'elles servent de conclusion définitive à ses œuvres.

Nous y trouvons le dernier mot de ses doctrines.

C'est le cri suprême d'une âme en butte à mille agitations et bouleversée par tous les orages de la philosophie incrédule.

A l'heure où le poëte formulait en faveur de l'existence de Dieu cette page éloquente, son être physique offrait déjà l'apparence d'un cadavre, et le cadavre s'est ranimé pour maudire l'athéisme, l'athéisme hideux et sombre, l'athéisme au service duquel nous avions vu Henri Heine consacrer toutes les forces de son merveilleux esprit, les traits les plus aigus

du sarcasme, la dialectique la plus amère et la plus fougueuse.

Un pas encore, et le pauvre moribond retrempait ses lèvres arides à la coupe fraîche et vive de la foi.

Le charme diabolique était rompu.

Si la vie du héros de ce livre se fût prolongée de quelques jours, nous n'aurions pas tardé sans doute à le voir saluer la religion, cette loi suprême dictée à l'homme par le ciel, et qui découle, même philosophiquement, de la croyance en Dieu.

Ainsi Henri Heine, quand la mort vint le prendre, n'était plus athée.

Il répudiait sa folie monstrueuse, et, nous le constatons avec joie, car, en dépit de nous-même, nous ne pouvions nous

empêcher de l'aimer, le charmant poëte, le tendre et spirituel impie!

Dusseldorf est sa ville natale.

Il naquit, le 1[er] janvier 1800, dans cette capitale du duché de Berg, qui faisait alors partie de l'apanage des princes électeurs du Palatinat.

« Je suis le premier homme de mon siècle, » a-t-il écrit en riant, sans réfléchir que l'année de sa naissance appartient encore au siècle des encyclopédistes[1].

Le père de Henri, négociant juif, mourut très-jeune.

Madame Heine resta veuve avec trois

[1] Une lettre imprimée de Henri Heine, que nous avons sous les yeux, porte la date de sa naissance au 13 décembre 1799. Si cette lettre n'est point apocryphe, il en résulte qu'il se contredit lui-même.

enfants. Notre poëte est l'aîné de la famille.

Son frère Gustave est aujourd'hui journaliste à Vienne, et l'on accorde à sa sœur Charlotte la réputation d'une femme que l'esprit et la beauté distinguent.

Henri avait pour oncle Salomon Heine, opulent banquier de Hambourg, sorte de nabab israélite, dont le fils, Charles Heine, devint plus tard le gendre de M. Fould.

Salomon, trente fois millionnaire, mourut à l'âge de soixante-seize ans.

Il ne laissa tomber, à aucune époque, entre les mains de son neveu, la moindre bribe de sa fortune colossale; jamais il ne lui pardonna de s'être fait poëte.

— Si ce garçon-là, disait-il, avait voulu apprendre quelque chose, il n'aurait pas

en besoin de faire des livres, la dernière des occupations d'un homme raisonnable.

Cet axiome judaïque, lancé comme une pierre au front de l'intelligence, retombe de tout son poids sur la race absurde et brutale des adorateurs du veau d'or, qui se perpétue depuis Moïse jusqu'à nos boursicotiers actuels.

La mère de Henri Heine était fille du fameux docteur Gottschalk de Geldern.

On trouvait en elle une femme au caractère rigide et presque puritain; mais elle avait en même temps une âme dévouée et pleine de tendresse.

Elle adorait son fils Henri.

De son côté, le poëte conserva toujours pour sa mère le culte le plus touchant. Il lui a consacré bien des pages de son œu-

vre, principalement ces magnifiques strophes de *Germania*, qui commencent ainsi :

« De Harbourg, je fus dans une heure à Hambourg. C'était le soir. Les étoiles me saluaient; l'air était frais et doux.

« Et, lorsque j'arrivai près de madame ma mère, sa joie fut presque de l'effroi : « Mon cher enfant! » s'écria-t-elle en frappant ses deux mains, » etc.

Cette pièce, que nous regrettons de ne pas citer tout entière, est un chef-d'œuvre de sentiment et d'esprit.

Nous trouvons, dans un livre d'Alfred Meissner, une précieuse anecdote relative à cet amour filial du poëte. Le fait est tout récent : il date de l'an dernier.

Meissner, entrant un soir chez Henri Heine, le trouva sur son lit, dictant une

lettre. Cette lettre était pour sa mère.

Laissons le biographe allemand raconter lui-même.

« — Elle vit donc encore, lui demandai-je, la vieille femme qui est logée près de la porte de la digue?

« — Oh! oui, dit-il, elle est vieille, malade et infirme; mais elle a toujours gardé le cœur chaleureux d'une mère.

« — Et vous lui écrivez souvent?

« — Tous les mois.

« — Combien elle doit être affligée de votre état!

« — Elle! dit Heine, elle me croit toujours en aussi bonne santé que lorsqu'elle m'a vu pour la dernière fois. Elle est vieille et ne lit pas de journaux; les quel-

ques vieux amis qui viennent la voir sont dans le même cas. Je lui écris toujours des lettres gaies autant que possible; je lui parle de ma femme; je lui raconte combien je suis heureux. Pour qu'elle ne s'étonne pas de me voir seulement signer mes lettres, je lui dis que je souffre d'une maladie des yeux qui m'oblige à les ménager beaucoup. De cette sorte, elle est heureuse. Une mère, d'ailleurs, pourrait-elle jamais croire que son fils est aussi misérable que je le suis[1]? »

La maison où notre poëte reçut le jour

[1] *Souvenirs sur Henri Heine*, par Alfred Meissner (traduction de Ch. de Lorbac). Alfred Meissner, auteur de la *Femme d'Uria*, est un des plus beaux génies de l'Allemagne moderne. Henri Heine a dit de lui : « C'est une âme passionnée, et je suis convaincu qu'il saura, un jour, conquérir la popularité de Frédéric Schiller, dont il est l'héritier présomptif. »

existe encore à Dusseldorf; elle est située dans la rue de Bolker. Avec la naïveté d'orgueil qui le caractérise, Henri Heine s'écrie dans le *Tambour Legrand*:

« Cette maison sera un jour très-remarquable, et j'ai fait dire à la vieille femme qui la possède qu'elle ne la vende pour rien au monde. Elle n'obtiendrait pas aujourd'hui, pour toute sa maison, les profits que feront les servantes seulement avec les nobles anglaises, voilées de vert, qui viendront admirer la chambre où je vis pour la première fois la lumière, et le poulailler où mon père m'enfermait lorsque j'avais volé des raisins, et la porte brune sur laquelle ma mère m'apprenait à écrire les lettres avec de la craie. Ah! mon Dieu, madame, si je suis devenu un

grand écrivain, il en a coûté assez de peine à ma pauvre mère ! »

Henri, dès l'âge de sept ans, fut envoyé à l'école du cloître des Franciscains, où il usa, dit-il, un nombre de culottes prodigieux.

Son plus cher camarade de classe était ce pauvre Wilhem, qui se noya dans la Düssel en allant y chercher un petit chat tombé du haut d'un pont.

« Le petit chat vécut encore bien longtemps ! » soupire le poëte, après avoir donné une larme à son ami d'enfance.

Henri sut bientôt lire, et le premier livre qui lui tomba sous la main fut : *La vie et les actions de l'ingénieux hidalgo* DON QUIXOTTE DE LA MANCHA, *écrites par Miguel de Cervantès Saavedra.*

Il se passionna vivement pour cette épopée de chevalerie burlesque.

Levé chaque jour avant l'aurore, il s'échappait de la maison paternelle et courait se cacher sous les ombrages du jardin ducal, pour y dévorer tout à l'aise les surprenantes aventures de l'héroïque amant de Dulcinée.

Notre jeune lecteur choisissait de préférence l'allée solitaire qu'on appelait *Allée des Soupirs.*

Assis auprès d'un jet d'eau, sur un vieux banc garni de mousse, il passait là cinq ou six heures de suite à dévorer les chapitres de Cervantès, recommençant l'ouvrage quand il avait fini le dernier volume, et y trouvant un nouveau charme.

Dans sa candeur enfantine, Henri prenait tout au sérieux.

« Je répandais les larmes les plus amères, dit-il, quand le noble don Quixotte ne recueillait que de l'ingratitude et des horions pour sa grandeur d'âme. J'étais un enfant, et je ne connaissais pas l'ironie que Dieu a créée dans son œuvre et que le grand poëte a imitée dans le sien. »

Quand notre héros sut lire et écrire, on l'envoya sur les bancs de l'école secondaire.

Les colléges, sous le règne de la conquête française, prenaient, en Allemagne comme chez nous, le nom de lycée.

Nécessairement il apprit là beaucoup de choses qui ne devaient lui servir par la suite que d'une façon médiocre : l'histoire

de Rome et d'Athènes, par exemple; les dates chronologiques; le latin, cette langue morte si niaisement ensevelie dans les rudiments universitaires; les verbes irréguliers, qui se distinguaient pour lui des réguliers en ce qu'ils lui attiraient sur les doigts beaucoup plus de coups de férule; le grec, qu'il appelait, avec les moines du moyen âge, une invention du diable; et enfin l'hébreu, dont son origine israélite rendait l'étude extrêmement urgente.

Le recteur Schallmeyer, un bon vieux prêtre catholique, s'intéressait beaucoup au jeune élève.

Il entretenait avec la famille Heine des relations amicales, en mémoire d'un des oncles de Henri, qui avait été, quarante-

deux ans auparavant, son Pylade à l'université de Bonn.

L'abbé Schallmeyer enseigna beaucoup de littérature allemande au jeune homme, avec un peu de philosophie.

Heine reçut en outre les leçons du professeur Schramm, auteur d'un ouvrage sur la *Paix éternelle.*

Par une originalité d'antithèse assez curieuse, la classe de ce professeur n'était que disputes sans fin, querelles interminables, luttes, coups, batailles, plaies et bosses.

Il ne put donner à Henri que des notions géographiques très-incertaines, à une époque où le génie de l'Empire bouleversait continuellement les frontières.

Mais notre étudiant fit des progrès vé-

ritables dans la classe de français de l'abbé d'Aulnoy, émigré parisien, auteur d'une foule de grammaires, et coiffé d'une perruque rouge.

Ce brave homme était tout feu dans son enseignement.

Il se démenait comme un franc démoniaque pour expliquer l'*Art poétique* ou analyser l'*Histoire allemande.*

Henri approchait de sa seizième année.

Le cycle des études universitaires se trouvait révolu pour lui. On pensa très-sérieusement à son avenir, et le recteur Schallmeyer eut, à ce sujet, de longues et nombreuses conférences avec madame Heine.

— Croyez-moi, lui disait-il, ne laissons pas ce cher enfant dans le culte juif, et

destinons-le à l'Église. Il faut l'envoyer étudier la théologie catholique dans un séminaire de Rome.

Parmi les prélats romains de la plus haute volée, M. Schallmeyer comptait beaucoup d'amis.

Il promettait au jeune homme une belle position dans la carrière ecclésiastique, lui montrant en perspective la soutane violette et même le chapeau de cardinal.

Madame Heine, au nom de son fils, déclina ces propositions.

Bien que née dans le catholicisme, elle n'en observait les maximes qu'avec une grande tiédeur, et cultivait de préférence les idées égalitaires de Rousseau, ce qui ne l'empêchait pas de rêver pour Henri

les dignités mondaines les plus hautes et les plus éclatantes.

Elle ne pouvait songer à voir son enfant endosser la robe crasseuse dont s'affublent les prêtres d'Allemagne, braves gens qui cherchent à plaire à Dieu, et pas du tout aux hommes.

Avant de suivre notre héros sur la mer orageuse où il va lancer sa barque, en jetant un défi au ciel et aux tempêtes, arrêtons-nous quelques instants encore sur ses jeunes années, si calmes et si pures.

Le premier amour de Henri Heine, amour enfantin, passion chaste comme la pensée des anges, fut cette petite Véronique dont le nom revient à plus d'une page des *Reisebilder*.

Sous la conduite d'une vieille servante,

la pieuse Ursule, qui avait si longtemps porté Henri dans ses bras, les deux enfants allaient s'asseoir sur la place du château, devant la grande statue de marbre.

Henri se plaisait à graver sur le banc de bois le nom de sa petite amie, et, quand Véronique parlait, ses paroles retentissaient à son oreille comme le son d'une clochette.

Ou bien encore ils allaient se promener dans la grande galerie ducale, si pleine de tableaux, si curieuse à voir.

Mais, hélas! un jour, la mort faucha le gentil bouton de rose!

Ursule conduisit Henri dans la chambre de la chère petite défunte.

Comme elle était jolie dans son blanc

linceul! Les cierges funèbres brûlaient autour d'elle, éclairant son visage pâle, qui semblait sourire. Des fleurs jonchaient la table sur laquelle était posé le corps de Véronique.

— Ma bonne Ursule, dit l'enfant, n'est-ce pas une image de sainte en cire?

Puis, reconnaissant la figure de sa douce compagne d'enfance, il ajouta :

— Comme elle est sage! Elle est donc endormie?

— Non, dit Ursule, c'est la mort qui fait cela.

La mort! Pour la première fois, au milieu de ses jeux et de ses rires, l'enfant voyait passer le noir fantôme. A dater de ce jour, il se promena seul et triste dans

la galerie ducale, et les tableaux ne charmaient plus ses regards ; ils lui semblaient tout décolorés.

Une autre impression d'enfance ne s'effaça jamais de l'esprit du poëte et lui inspira le *Tambour Legrand*, cette œuvre dictée par une muse aussi sensible qu'originale. Ce fut l'arrivée des Français à Dusseldorf.

Dans les rues de la ville, où règne une sourde stupéfaction, résonne tout à coup le bruit du tambour.

Henri sort de la maison de sa mère et s'assied devant la porte pour voir « la marche des troupes françaises, ce joyeux peuple de la gloire qui traversa le monde en chantant et en faisant sonner sa musique ; les visages graves et sereins des

grenadiers, les bonnets d'ours, les cocardes tricolores, les baïonnettes étincelantes, les voltigeurs pleins de jovialité, et le grand et immense tambour major, tout brodé d'argent, qui savait lancer sa canne à pomme dorée jusqu'au premier étage, et ses regards jusqu'au second aux jeunes filles qui regardaient par les croisées. »

Ce tambour major était M. Legrand, le héros du futur poëme. Il vint demeurer chez le père de Henri par billet de logement.

Notre héros ne tarda pas à faire ample connaissance avec ce gigantesque personnage. Celui-ci avait quelque teinture de la langue allemande. Narrant et tambourinant tout à la fois, il lui raconta les faits héroïques du grand empereur, Austerlitz,

Rivoli, Marengo, Saint-Jean d'Acre, les Pyramides, Lodi, Wagram, Iéna.

Henri prenait en affection ses terribles moustaches et ses yeux pleins de flamme. Il lui astiquait avec patience les boutons de son uniforme et lui blanchissait à la craie ses buffleteries.

Partout l'enfant accompagnait son ami le tambour major, à l'appel, au corps de garde, à la parade. Il ne le quittait plus.

Ceci décida de ses convictions politiques à venir.

M. Legrand lui avait inoculé la fièvre du bonapartisme, et voilà pourquoi, plus tard, Henri ne se laissa pas séduire par l'espérance d'être un *abbate* en petit manteau noir ou un *monsignore* romain.

Il partit, à l'âge de dix-sept ans, pour

l'Université de Bonn, où il commença ses études de droit, pour les achever ensuite à Berlin et à Gœttingue.

Le 20 juillet 1825, il fut reçu docteur.

A Berlin, l'élève bonapartiste du tambour Legrand proteste contre les doctrines antilibérales du professeur Schmalz. Il pousse l'irrévérence, au cours de ce dernier sur le *droit des nations*, jusqu'à étouffer sa voix, en tambourinant contre les vitres de la classe.

Henri, pour ce méfait, pense être expulsé de l'Université.

Mais il est incorrigible.

Peu de temps après, à Gœttingue, il se permet de nouveau de battre la charge sur les vitres au cours du professeur Saalfeld, qui osait attaquer la gloire de l'empereur

Napoléon par des phrases injurieuses.

Gœttingue offrait peu d'attraits au jeune homme.

Il nous apprend lui-même que la ville est fort belle, surtout quand on la regarde par le dos.

Si nous l'en croyons, les habitants se divisent en quatre classes, aux lignes de démarcation peu tranchées : étudiants, professeurs, philistins et bétail.

Quand aux dames, elles y ont de fort grands pieds.

Le savant Eichorn, si l'on en croit toujours Henri, fait le plus bel ornement de cette noble cité germanique, pourvue de dissertations creuses, de carrosses de promotion, de têtes de pipe, de conseillers auliques, de conseillers de justice, de con-

seillers de légation et de farceurs *ejusdem farinæ*. . .

Enfin arrive le jour où notre héros dit adieu à Justinien, à Hermogène et à cet excellent M. de Savigny.

Nous le voyons partir pour le pèlerinage de Broken.

Il raconte ce pèlerinage avec beaucoup de grâce dans la première partie des *Reisebilder*.

Or il était déjà poëte. Ses débuts lyriques datent de 1816, époque où il se trouvait encore au gymnase de Dusseldorf. Ils ont pour titre : *Songe fatal*, — les *Compliments*, — la *Noce*, — le *Cimetière*.

Ces quatre pièces appartiennent à une période de folles visions, qui s'évanoui-

rent bientôt pour faire place à une manière plus certaine et plus ferme.

Les *Deux Grenadiers* comptent également parmi les œuvres de jeunesse de Henri Heine.

Rien de plus remarquable, comme éloquence et comme courage, que cette protestation d'un enfant au milieu des fureurs teutomanes.

La pièce fut imprimée, en 1822, à Berlin, dans un premier recueil de poésies, qui a pour titre les *Nocturnes*.

Vers 1825 parurent les *Reisebilder*, et en 1827 les *Lieders*.

Aussitôt toute l'Allemagne en chœur salua Henri Heine comme un grand écrivain et comme un grand poëte.

Ses vers étaient dans toutes les mémoires et dans toutes les bouches.

Il nous est difficile, à nous autres Français, d'avoir par les traductions une idée exacte de cette beauté musicale accomplie, de cette science de rhythme, de ce laisser aller apparent sous le contour le plus net et le plus précis, que les compatriotes de notre héros admirent dans ses œuvres lyriques ; mais ce que nous admirons aussi bien qu'eux, c'est le charme de ce contraste perpétuel de tendresse et de sombre amertume, fondues dans les nuances les plus délicates du style.

On se sent pris de vertige en face des abîmes de désespoir où glisse le pied du poëte.

Vous êtes sur le point de rouler avec lui

dans le gouffre, quand soudain il le referme d'un coup de sa baguette magique, et vous tombez mollement sur l'herbe verte, sur les fleurs diaprées.

Henri Heine eut la chance heureuse d'être traduit ou aidé dans les traductions qu'il fit lui-même par des écrivains de beaucoup de mérite, Loève-Veimar d'abord, puis Gérard de Nerval.

Sa prose allemande avait, du reste, entièrement dépouillé le pédantisme et la longueur soporifique des périodes, deux graves défauts dont le style de ses compatriotes ne se préserve guère.

Elle s'était faite à plaisir vive, coquette, pimpante et, pour tout dire, française.

On reproche à cette prose, il est vrai, de trop employer le fard; mais c'est par

bravade et pour dépiter les vieux académiciens, à l'imitation d'une jeune fille de quinze ans qui s'amuse et pose des mouches, en carnaval, sur la fleur de pêche de ses joues.

Grâce à son incontestable valeur comme écrivain, Henri Heine fut très-vite accepté par la France comme un de ses enfants.

Toutefois, — chose pénible à dire, — peut-être a-t-il dû chez nous ses lettres de grande naturalisation moins aux qualités qu'aux défauts de son esprit.

L'audace de son impiété fit fortune.

« C'est un émule de Voltaire ! » s'écria la stupide cohorte des bourgeois irréligieux, faisant chorus avec tous les ba-

dauds du demi-savoir qui regardent le patriarche de Ferney comme un dieu.

Toujours on trouve là, pour applaudir, cette bande niaise, hypocrite et gourmée.

Henri Heine, par son étrange puissance d'ironie, passa pour un fils du dix-huitième siècle. L'ironie est son arme de prédilection. Entre ses mains elle s'agite, vole, scintille et frappe avec une rapidité si grande, que les coups pleuvent sans qu'il soit possible de voir de quel côté ils viennent et sans qu'on songe même à se garantir.

Parfois sa phrase monte jusqu'aux nues et se prend à éclater à la face du ciel avec une violence diabolique de blasphème, répandant au loin sa matière sulfureuse, comme une bombe de Ruggieri.

Vous croyez peut-être que les œuvres du poëte sont rigoureusement proscrites dans la plupart des États de l'Allemagne, sur cette terre prévoyante où la douane intellectuelle prend si vite l'alarme?

Il n'en est rien.

Tous ces habitants de la blonde Germanie sont d'une candeur antédiluvienne : ils ne soupçonnent même pas les dangers de l'ironie.

Se bornant à croire à la gravité des choses quand elles sont gravement dites, ils boivent ce poison subtil avec une tranquillité parfaite.

Ce qui provoque le rire ne peut jamais, à leur sens, être aussi destructif que ce qui provoque la colère.

Ils pardonnent tout à Henri Heine.

Ses phrases les plus coupables, ses moqueries les plus séditieuses, passent à leurs yeux pour de simples tours d'espiègle, pour des boutades d'enfant gâté.

Nous entendîmes, un jour, dire à l'un de ses compatriotes :

— Quel dommage! s'il *voulait* être sérieux, quel grand poëte il *pourrait* devenir!

Et voilà comme tout s'explique.

Freligrath et tant d'autres sont mis à l'index outre Rhin, tandis que les œuvres de Henri Heine circulent en liberté.

Ses vers comme sa prose obtiennent un passe-port, en dépit des nombreuses irrévérences qu'ils se permettent à l'endroit de Sa Majesté le roi de Prusse, et des sarcasmes éternels dont ils poursuivent le roi

de Hanovre, ce vieux lord ultra-tory qui donne des lavements à ses chiens.

Le 28 juillet 1825, Henri Heine abjura la loi de Moïse et embrassa le protestantisme.

Cet acte si bizarre de son existence ne peut être révoqué en doute, bien qu'il soit impossible d'en donner une explication satisfaisante.

Qu'est-ce, en effet, qu'une abjuration? C'est un acte de foi.

Or, chez ce mordant sceptique, chez ce poëte dont la muse se drape dans la défroque voltairienne, un acte de foi nous semble la plus étrange des anomalies.

Lorsqu'on demandait à Henri Heine le motif qui l'avait déterminé à se faire protestant, il répondait :

— Que voulez-vous? Je trouvais intolérable d'avoir la même religion que Rothschild sans être riche comme lui. Pour le devenir, il eût fallu que je fusse aussi pauvre d'intelligence, et cela n'était pas possible.

Il se tirait ainsi d'affaire par un bon mot.

Ce poëte du scepticisme s'est raillé perpétuellement de tous les dieux et de Dieu. Jamais aucune idée, aucun sentiment, aucune croyance, n'ont pu stimuler son enthousiasme. Il s'est moqué de l'art, de la patrie, de la nature, de l'amitié, de l'amour, et de lui-même.

Son caprice d'artiste, sa *subjectivité fantasque*, comme on dit en Allemagne, n'ont rien épargné.

Parfois néanmoins son ricanement

s'arrête. Il s'attendrit, pleure et vous arrache des larmes; puis tout à coup, à la strophe suivante, il part d'un éclat de rire et se gausse de vous qu'il a pris pour dupe.

Était-ce une sensibilité feinte? Il le déclare lui-même avec une cynique audace.

Mais ne le croyez pas. On n'imite jamais de cette façon les plus belles facultés de l'âme et du cœur. Il se moque de ses propres émotions, parce que le dualisme inexplicable de sa nature reprend le dessus. Il est sincère dans le sarcasme comme il est sincère dans les pleurs.

C'est un écrivain plus insaisissable que Protée.

De 1825 à 1830, Henri Heine prit al-

ternativement sa résidence à Naubourg, à Munich et à Berlin.

Les hommes les plus illustres de l'Allemagne comptèrent au nombre de ses amis. Nous citerons le prince de Puckler-Muskau, Ludivig, Hegel, Bœrne, le grand patriote, avec lequel Henri devait se brouiller mortellement plus tard; Ferdinand Freligrath, Charles Immermann, Christian Grabbé, Frédéric Hebel et le comte d'Auersberg, ce poëte lyrique millionnaire connu sous le nom d'Anastasius Grün.

Mais les ennemis qu'il s'attirait par sa verve impitoyablement railleuse étaient en aussi grand nombre.

Le poëte Herweg ne lui pardonna jamais, non plus que le professeur Massmann, de Berlin, « qui dédaigne le sa-

von, ce luxe de la parfumerie moderne. »

Il eut pour détracteurs impitoyables Gustave Pfizer, dont les poésies sont un excellent soporifique; Ramner, le barbouilleur; Cornélius, le peintre; Franz Horn, le piétiste berlinois; Jahn, qu'il appelle « le grossier mendiant père Jahn, » et madame Pirch Pfeifer.

N'oublions pas Franz Litz et Meyerbeer, deux musiciens qu'il envoie très-irrévérencieusement au sabbat.

Notre héros se préoccupait fort peu de toutes ces haines amoncelées sur sa tête,

Hambourg abritait pour le moment ses pénates vagabonds, et il ne songeait qu'à plaire aux jolies filles, dont il faisait la rencontre sur la *Jungfernsteeg*, promenade de Hambourg, qui consiste en une

allée de tilleuls, bordée d'un côté par une rangée de maisons, et de l'autre par le grand bassin de l'Alster.

Heine se passionna surtout pour une jeune grisette, en robe d'indienne rayée de rose.

Elle se nommait Héloïsa.

C'était une gentille et frétillante créature, qui faisait tourner la tète aux gros agents de change et aux capitaines de navire.

Il la retrouva plus tard abîmée dans des orgies de marins, dans la fumée du punch, du tabac, dans le tourbillon de la danse et de la mauvaise musique des mauvais lieux.

Henri Heine, pour s'être mêlé trop activement de politique, se vit contraint, en

1828, de faire un voyage outre-Manche.

Pauvre John Bull ! ce fut pour ton malheur !

Écoutez comme le grand écrivain touche magistralement le portrait de ce peuple camus. La couleur est aussi vive que la ressemblance est parfaite.

« J'ai vu, dit-il, la chose la plus étonnante que puisse montrer le monde à l'esprit stupéfait ; je l'ai vue et ne cesse de m'étonner encore. Toujours se dresse devant ma pensée cette forêt de briques traversée par ce fleuve agité de figures humaines vivantes, avec leurs mille passions variées, avec leurs désirs frémissants d'amour, de faim et de haine. Je parle de Londres. Opulence fabuleuse et misère, orthodoxie et incrédulité, liberté et escla-

vage, cruauté et douceur, probité et filouterie, tous les contrastes vus dans leurs extrêmes les plus délirants, et, par-dessus tout, le ciel de brouillards gris, les machines bourdonnant de toutes parts, les chiffres, les lumières du gaz, les cheminées, les journaux gigantesques, les cruches de porter, les bouches serrées, » etc...

Tenez-vous à savoir comme il stigmatise Wellington? Il le cloue au pilori par une seule phrase :

« C'est la victoire de la sottise sur le génie. »

Après avoir souffleté leur héros, il n'est pas d'humeur à ménager leur poëte :

« O Walter Scott! s'écrie-t-il, l'Angleterre n'a fait que tuer Napoléon; toi, tu l'as vendu! »

Henri Heine repassa la Manche.

Sur les entrefaites, un grand coup de tonnerre éclata dans le ciel politique, où les diplomates myopes n'apercevaient aucun nuage. Le peuple de Paris avait chassé Charles X. Une révolution s'était faite en France.

Tous les rois de l'Europe tremblèrent pour leur couronne, et, d'un bout du continent à l'autre, les polices monarchiques firent la chasse aux patriotes.

Heine s'était lié, peu de temps auparavant, avec un vieux conseiller de justice de Berlin, sorti de la prison d'État de Spindlau.

Le récit des souffrances du vieillard lui donnait le frisson, car sa conduite personnelle était pour le moins aussi répréhen-

sible aux yeux du pouvoir. On allait peut-être lui donner des chaînes et le plonger à son tour dans un cachot politique.

Il résolut de passer en France, où l'aigle de Prusse n'irait pas le chercher.

Notre poëte rencontra dans une table d'hôte un commis voyageur en vins, qui hâta l'exécution de son projet de départ, en lui racontant que Paris, depuis les Trois Jours, se métamorphosait en un vrai pays de Cocagne, où l'on se gobergeait du matin au soir et du soir au matin.

— Vous verrez, lui dit-il, on y chante la *Marseillaise* à tue-tête : « En avant, marchons ! » ou bien encore : « C'est la Fayette en cheveux blancs ! »

Quel agréable concert pour un patriote !

Le premier mai 1831, Henri Heine passe

le Rhin, gagne la frontière, et s'intitule avec orgueil Prussien libéré.

Deux jours après, il arrive dans la capitale et se promène au milieu des enchantements révolutionnaires.

A cette époque, il n'était pas encore habile à parler notre langue. Son professeur fut une petite fleuriste du passage des Panoramas. Ensemble ils coururent les théâtres, et le poëte la choisit en tout pour *cicerone*.

Que de choses divertissantes ne virent-ils pas!

Déjazet, mademoiselle Georges, Arnal, Bouffé, Debureau, la marmite colossale au palais des Invalides, l'exposition des cadavres à la Morgue... et à l'Académie française!

« L'Académie, dit-il, est une crèche pour de vieux littérateurs retombés en enfance, établissement philanthropique dont l'idée se trouve aussi chez les Hindous, qui fondent des hôpitaux pour les singes âgés et décrépits. »

Un autre jour, il visite la Chambre des pairs....

« Cette nécropole où se trouve une collection complète de toutes les momies du parjure, si bien enbaumées, qu'on voit encore sur leurs figures tous les faux serments qu'elles ont prêtés à toutes les dynasties des Pharaons de France. »

S'il raille nos institutions, il ne parle pas des hommes avec plus de retenue.

Au dire de ce malin poëte, madame Récamier est « une beauté célèbre du temps

des Mérovingiens, ultra-vestale, qui traîne partout à sa suite, comme pièce justificative, ce bon et excellent Ballanche, que tout le monde loue, et que personne ne lit. »

Henri Heine regrette de n'avoir pas vu Chateaubriand, parce que ce personnage, à coup sûr, l'eût beaucoup amusé.

M. Villemain, à l'entendre, « est un rhéteur ignare, un frivole bel esprit, qui s'est un peu frotté à la poussière des Pères de l'Église pour se donner une certaine odeur d'érudit religieux, mais qui n'en sent pas moins, à dix pas de distance, son voltairianisme renié. »

Il pousse le manque de respect jusqu'à dire que l'auteur de l'*Histoire de Crom-*

well ne se lave les mains qu'une fois l'an, le mardi gras, pour se déguiser.

Puis il assiste aux prêches des saint-simoniens, rue Taitbout.

Le premier, peut-être, il turlupina comme ils le méritaient ces grotesques apôtres qui voulaient ramener l'âge d'or sur la terre, et qui se sont contentés d'y propager l'âge *d'argent;* ces faux martyrs qui ne portent plus de croix, si ce n'est la croix de la Légion d'honneur; ces disciples de l'émancipation quand même, aujourd'hui métamorphosés en conseillers d'État, en ministres ou en directeurs de chemins de fer.

Son indépendance lui dicte parfois des jugements admirables. Voici comme il a parlé de Lamennais avant nous :

« Lamennais, ce prêtre effroyable, qui marie le fanatisme politique au fanatisme religieux, et qui donne la dernière consécration au désordre universel. »

Notre héros visite le Panthéon.

De là, comme la distance n'est pas longue, il se dirige vers la Grande-Chaumière, où les Catons en droit et les Brutus en médecine se livrent aux improvisations mimiques du cancan le plus échevelé avec des Sempronia giletières et des Porcia piqueuses de bottines.

Le père la Hire, directeur de l'établissement, lui rappelle avec avantage le père Duchêne, parce qu'il est toujours *bigrement* en colère.

Ce séjour des liaisons faciles et des

mœurs risquées ne déplaît point, du reste, à notre héros.

Nous le voyons y nouer connaissance avec une jeune personne peu virginale, mademoiselle Joséphine ou *Fifine*. Elle adore les Allemands et les pieds de mouton.

Bien plus, on le présente à un personnage illustre de l'endroit, « *lé diou* de la danse de céans, » comme dirait Vestris.

Parlez-nous des poëtes !

Ils savent merveilleusement se prêter à tout, même aux révérences de Chicard.

Malgré le décousu presque scandaleux de sa conduite, Henri ne laissa pas reposer sa plume. Bientôt les faiseurs du journalisme accoururent et rendirent hommage à son magnifique talent. Victor Bohain,

fondateur de l'*Europe littéraire*, lui demanda pour cette revue des articles sur l'Allemagne.

Très-souvent il invitait le poëte à sa table, et prenait soin d'arroser son esprit de libations copieuses.

C'était un amphitryon merveilleux que Victor Bohain.

« Et voilà pourquoi, sans doute, nous dit Henri Heine, il compta cent mille francs de frais de représentation aux actionnaires de son journal. »

Rarement on vit cerveau plus industriel et plus ingénieux, quand il s'agissait de plumer le pigeon de la finance.

Girardin l'égala peut-être, mais ne le dépassa jamais,

Dans chaque affaire nouvelle dont Victor jetait le plan, toujours il y avait un million à gagner, quelquefois plus, jamais moins. Aussi le surnommait-on *Messer Millione*.

Après le désastre de l'*Europe littéraire*, l'illustre Buloz, éternellement à la piste des plumes en chômage, hérita, pour sa revue, de la collaboration de Henri Heine. Il publia par fragments le livre *De l'Allemagne*, auquel l'auteur a donné à dessein le même titre que celui de l'ouvrage de madame de Staël.

Dans cette œuvre, Heine révéla le premier aux Français que la philosophie allemande ne prêche ni la piété ni la crainte de Dieu, et que son dernier mot, dit par Feuerbach, est l'athéisme.

Ces révélations excitèrent le plus vif étonnement.

Jusqu'alors on n'avait vu que du mysticisme dans le brouillard des doctrines philosophiques d'outre-Rhin; mais comment garder cette erreur lorsqu'un poëte comme le nôtre s'écriait :

« Je n'avais jamais voulu croire que Dieu était devenu homme, et j'en crus Hegel sur parole, quand je lui entendis dire que l'HOMME ÉTAIT DIEU. »

Henri soumettait un jour au philosophe quelques considérations en faveur de l'immortalité de l'âme.

— Demandez-vous un pourboire, lui répondit froidement Hegel, avec la satanique puissance de paradoxe qui le distingue, pour avoir soigné madame votre

mère ou n'avoir pas empoisonné votre frère?

Henri Heine applaudit à ces doctrines désolantes jusqu'au jour où il les vit descendre dans le peuple. Il acceptait l'athéisme comme une mode originale, comme un moyen de distinction, comme l'apanage naturel d'une aristocratie lettrée.

Tant d'autres, à son exemple, donnent l'orgueil pour base à leurs folles convictions!

Mais, lorsqu'il entendit des tailleurs, des savetiers, nier l'existence de Dieu, il eut honte de frayer avec de tels compagnons et recula de dégoût.

Son entrevue avec le fameux Weitling [1]

[1] Auteur du petit livre appelé les *Garanties de la Société*, catéchisme des communistes allemands.

chez le libraire Julius Campé, de Hambourg, fut peut-être la cause de sa volte-face philosophique.

Weitling était tailleur.

Il vint à la rencontre de Henri Heine, la casquette sur la tête, et lui tendit familièrement la main, comme à un collègue qui professait les mêmes principes de destruction sociale et d'athéisme.

L'amour-propre du poëte se trouva profondément humilié d'un tel compagnonnage.

Pendant l'entretien qu'ils eurent ensemble, le tailleur, assis sur un escabeau, se grattait la cheville de la jambe droite. Il la tenait élevée en l'air, de façon que son genou lui touchait au menton.

— Qu'avez donc à vous frotter ainsi?

lui demanda Heine avec un geste de répugnance.

— Oh! ce n'est rien! dit Weitling, sur le même ton que le chien de la Fontaine : les fers que nous avions aux pieds dans les cachots de la confédération germanique...

De ce que vous voyez sont peut-être la cause.

Henri Heine fit comme le loup.

Il s'enfuit, et, s'il était de ce monde, à l'heure où nous écrivons, peut-être courrait-il encore.

Les fers de l'illustre tailleur lui avaient donné tout à coup une panique singulière. Il songea qu'il commettait une grave imprudence de rester dans son pays, même en voyage de plaisir.

Depuis 1835, il était au ban de la Confédération en qualité de membre de la *Jeune Allemagne*.

On le vit repasser lestement la frontière de France.

L'indiscrétion Taschereau nous révéla, comme chacun peut se le rappeler, que, de 1836 à 1848, notre poëte crut pouvoir accepter sur les fonds secrets une subvention de cinq cents francs par mois.

Jugez avec quelle amertume la presse démocratique allemande lui reprocha de s'être mis aux gages de la police de Louis-Philippe!

Il n'en était rien pourtant.

Henri Heine eut tort d'accepter un traitement occulte, une pension mystérieuse; mais il suffit de lire la correspondance

adressée par lui à la *Gazette d'Augsbourg*[1], pour se convaincre qu'il sut garder dans ses appréciations sur le gouvernement français la plus complète et la plus digne indépendance.

Thiers, Guizot, Louis-Philippe, y sont peints sous leur véritable jour.

Il y a toutefois dans ces lettres, presque généralement politiques, certains jugements saugrenus, placés là comme épisodes, et qui, pour l'honneur de l'écrivain, devraient en être retranchés.

On devine que nous parlons de sa diatribe absurde contre Victor Hugo.

« Nous voyons en lui, dit-il, la gauche-

[1] Cette correspondance a paru, traduite en français. On l'a rassemblée en volume sous le titre de *Lutèce*.

rie d'un parvenu ou d'un sauvage, qui se rend ridicule en s'affublant d'oripeaux bigarrés, en se surchargeant d'or et de pierreries, ou en les employant mal à propos. En un mot, tout chez lui est barbarie baroque, dissonance criante et horrible difformité. »

Ah ! pauvre Henri Heine, où en était ton cerveau, quand tu as écrit ces lignes coupables?

Évidemment, il y a là du cauchemar ou de l'indigestion.

Mais, en revanche, notre poëte est fort spirituel dans ses comptes rendus artistiques. Le récit des rivalités de Spontini et de Meyerbeer est d'un comique désopilant.

Vous pouvez lire, en outre, dans les

Nuits florentines les portraits qu'il trace de Bellini et de Paganini. Ces deux morceaux soutiennent le parallèle avec ses compositions lyriques les plus estimées.

Tout à l'heure nous disions qu'une haine violente avait tout à coup pris la place de l'amitié qui unissait le poëte à Ludwig Bœrne.

Un dissentiment d'opinion commença la rupture.

Ils se dirent chacun leur fait, ainsi que cela se pratique d'ordinaire entre gens de lettres. Ludwig fit un livre sur notre héros, et celui-ci publia contre Ludwig un pamphlet dont chaque ligne était une blessure.

Dans ce combat coulèrent, non des flots de sang, mais des flots d'encre, ce qui parfois est pire.

M. S***, outragé comme époux par certaines révélations du poëte, lui envoya son cartel. Aucun arrangement n'était possible. Henri, après avoir essuyé le feu de son ennemi, tira en l'air, et M. S*** lui tendit la main, déclarant son honneur entièrement satisfait.

Ce duel eut pour résultat le mariage de l'auteur des *Reisebilder* avec une charmante et sensible personne qui, depuis longtemps, vivait avec lui sur le pied complet de femme légitime.

Il voulait, en cas de mort, lui laisser au moins l'héritage de ses œuvres, et il l'épousa le matin même du jour où il devait se battre[1].

[1] Les pourparlers entre les témoins durèrent juste assez longtemps pour laisser aux publications légales le temps de s'accomplir.

Mathilde avait été fort jolie.

L'embonpoint commençait à envahir ses charmes; néanmoins il lui restait une bouche mignonne et de vives œillades. A côté d'un excellent cœur, elle montrait un caractère très-léger.

Ses prétentions n'allaient pas jusqu'à trancher de la femme savante. Jamais elle ne lut une page des œuvres de son mari.

Le bruit courut alors que Henri Heine avait embrassé le catholicisme. On désigna même l'église où s'était passé l'acte d'abjuration. Des témoins affirmaient avoir vu le poëte à Saint-Sulpice.

Rien n'était plus vrai.

Seulement il ne franchit le seuil du temple que pour donner à son mariage civil la consécration religieuse.

Ainsi l'exigea Mathilde, issue d'une famille catholique très-orthodoxe.

L'archevêque de Paris n'accorda les dispenses qu'à la condition expresse que le futur époux s'engagerait à faire élever ses enfants dans la religion de leur mère.

Henri Heine souscrivit cette obligation de bonne grâce, et il s'y fût pleinement conformé, s'il y avait eu lieu.

« Mais, soit dit entre nous, écrit-il, comme je ne me connaissais pas une vocation trop décidée pour la paternité, lorsque je déposai ma plume après la signature du contrat, j'entendis ricaner dans ma mémoire les paroles de la belle Ninon :

« Ah ! le bon billet qu'a la Châtre ! »

Les rancunes politiques étaient un peu calmées à cette époque. Il fit en Allemagne

quelques excursions passagères, et les raconta d'une façon tout à la fois poétique et grotesque dans ce livre plein de cynisme intitulé GERMANIA, *conte d'hiver*.

Ce fut alors qu'il fut victime d'un accident terrible.

Frappé d'une attaque d'apoplexie à la suite d'une querelle de famille, on le sauva difficilement, et presque aussitôt il sentit les premières atteintes de cette cruelle maladie de la moelle épinière à laquelle il devait succomber plus tard.

Les désordres qui se produisirent dans son organisation ne prirent pas tout d'abord un caractère bien alarmant.

Son médecin pensa qu'un voyage aux eaux de Cauterets pourrait vaincre la pa-

ralysie légère qui avait été le résultat de la congestion cérébrale.

Donc le malade partit pour les Pyrénées.

Il y écrivit *Atta Troll*, et revint beaucoup plus souffrant qu'avant son départ.

Quelle affligeante métamorphose, hélas! dans toute sa personne!

Henri avait été aussi beau qu'aimable. Sa figure était rose et pleine comme celle d'un dieu de l'Olympe. Une masse de cheveux blonds ombrageait son front large, et ces dames lui trouvaient une expression charmante dans le regard et dans le sourire. Il enchaînait victorieusement les cœurs.

C'était bien le poëte de l'amour.

Aujourd'hui, dans le ciel du platonisme;

demain, s'égarant jusqu'au sabbat ténébreux des sorcières, il chantait, tantôt avec la pureté des anges, tantôt avec la lasciveté des faunes.

Mais ce temps d'amour et de chansons ne devait plus reparaître.

En revenant des Pyrénées, le poëte n'avait plus rien de son visage fleuri d'autrefois. Il était pâle et maigre à faire peur. On eût cru voir le masque de Géricault. Sa physionomie décharnée se terminait par une barbe pointue et fauve, semée déjà de nombreux fils d'argent.

Lorsqu'il se présenta chez Gautier, son ancien camarade d'orgies, ce dernier ne voulut pas le reconnaître.

« Je cherchai dans mes souvenirs, dit l'auteur de *Mademoiselle de Maupin*,

quel pouvait être cet hôte matinal qui me saluait de mon petit nom et me tendait la main avec la franche cordialité d'un vieil ami. Je ne parvins pas à mettre un nom sur cette figure ainsi changée.

« Mais, au bout de quelques minutes de conversation, à un trait d'esprit de l'inconnu, je m'écriai :

« — C'est le diable, ou c'est Heine! »

Le malheureux poëte avait déjà complétement perdu l'œil droit. Néanmoins il marchait encore sans trop de difficulté. Tous les jours, il se rendait de son domicile, situé rue Poissonnière, à un cercle du Palais-Royal.

Son logement n'avait pas ce qu'on est convenu d'appeler le cachet artistique.

Tout, dans son intérieur, était bour-

geois. On n'y voyait aucun encombrement de bric-à-brac. Des meubles en acajou composaient le mobilier. Point de tableaux, point de statuettes. Sur une console, des fleurs artificielles mariaient leurs nuances dans de modestes vases de porcelaine.

Il y avait parti pris d'éviter l'excentrique.

Au nombre des amis intimes qui lui rendaient presque chaque jour visite, il faut citer Alexandre Weill, Alphonse Royer, la femme de celui-ci, et la charmante madame A***, une camarade de pension de Mathilde, pour laquelle notre poëte avait une tendre sympathie, et qu'il nommait *Élise aux yeux de feu.*

En compensation, il détestait l'époux de cette adorable personne.

Monsieur A***, qui allait bientôt devenir directeur de l'un de nos théâtres les plus en vogue, n'était alors qu'un simple marchand de nouveautés de la Chaussée-d'Antin.

Personnage entièrement dépourvu d'éducation et, malgré cela, rempli d'outrecuidance, il agaçait au delà de toute expression les nerfs délicats du poëte malade.

Au printemps, Henri Heine transportait ses dieux lares à Montmorency.

Toutes ses connaissances venaient le trouver là par bandes joyeuses, afin de l'égayer un peu dans ses vives et continuelles souffrances.

Notre malade connaissait tant de monde !

En 1847, par exemple, à une époque

où le pays entier ignorait le nom de Proudhon, Henri Heine savait déjà par cœur le fougueux socialiste.

Un jour qu'il était allé à un banquet phalanstérien, il montra ce personnage à son ami Alfred Meissner, et cela dans des circonstances que celui-ci raconte avec beaucoup trop d'intérêt pour que nous ne lui accordions pas de nouveau la parole.

« Un homme trapu, dit-il, à la figure pleine et sereine, au front large et bombé, portant des lunettes bleues, se trouvait devant nous au milieu de la foule.

« Comme frappé de son apparition, Heine s'arrêta, et, me saisissant le bras, il me dit à mi-voix :

« — Regardez donc celui-là !

« Le personnage aux lunettes bleues

causait avec un inconnu. Nous pûmes entendre leur conversation.

« — Est-ce que vous étiez aussi là dedans? lui demandait ce dernier.

« — Non, répondit-il avec une grimace, je ne faisais que passer, et je me suis arrêté parce que cela ressemblait à un attroupement. Hélas! c'est toujours la même chanson parmi tous les sectaires : « Loué soit Jésus-Christ, qui nous a délivrés du péché! Loué soit Saint-Simon, grâce à qui nous avons compris la vie! Loué soit Fourier, qui nous a révélé les lois sociales!... » Bêtise! Qui criera donc enfin : « Honneur et gloire au bon sens humain que personne n'adore? »

« L'homme aux lunettes bleues haussa les épaules et s'éloigna lentement.

« — Qui est ce monsieur ? demandai-je à Heine, dont la figure était éclairée en ce moment par une agitation intérieure.

« — Qui il est?... Il se nomme Proudhon parmi les hommes. A dire vrai, c'est un démon, me répondit-il. Mon âme s'est réjouie de le voir. La vie est si insupportable quand on n'y rencontre que des gens d'affaire, des individus qui ressemblent à tout le monde! Ces paroles de sa bouche m'ont fait du bien, après tant de belles tirades, de plates tirades. Il a raison, il a parfaitement raison.

« — Mais quel est cet homme ? demandai-je de nouveau avec une curiosité croissante.

« — Vous dites toujours l'homme, répliqua Heine ; mais vous avez bien entendu

que ce n'est pas un homme, malgré ses lunettes bleues. C'est le principe destructeur sous la forme d'un philosophe politique, d'un philosophe qui parle et qui écrit comme un poëte. Victor Hugo semble lui avoir cédé la puissance de son antithèse, Alexandre Dumas sa fantaisie calme. La gravité terrible de son œuvre, drapée ingénieusement et avec élégance, regarde avec une fierté d'aristocrate la bure monastique de la sécheresse allemande. Ses ouvrages, ou, — pour parler la langue de la police, — ses écrits incendiaires, se lisent comme des romans. Ils commencent à circuler de mains en mains. On s'amuse en les lisant, et pas un lecteur ne s'aperçoit que, pendant qu'il tourne les feuilles, il tombe des dents de dragon, qui, un

jour, pousseront magnifiquement et donneront une récolte bienheureuse. »

Ce jugement porté, pour ainsi dire, avant la lettre, est d'une vérité dont rien n'approche.

Henri Heine, après la Révolution de 1848, alla demeurer à la barrière de la Santé.

— Si je pouvais seulement y retrouver la mienne ! disait-il avec un triste sourire.

C'était là que Gérard de Nerval, notre excellent et doux Gérard, venait le visiter dans sa retraite et travaillait à ses traductions pendant que le peuple stupide hurlait dans la rue :

« — Des lampions ! des lampions ! ! »

Le souvenir de son pauvre collaborateur inspire à notre héros, dans la préface

de *Poëmes et légendes*, des paroles bien attendrissantes.

« C'était vraiment plutôt une âme qu'un homme, je dis une âme d'ange, quelque banal qu'en soit le mot. Cette âme était essentiellement sympathique. Il était d'une candeur enfantine ; il était d'une délicatesse de sensitive ; il était bon, il aimait tout le monde, il ne jalousait personne ; il n'a jamais égratigné une mouche ; il haussait les épaules quand par hasard un roquet l'avait mordu... Pauvre enfant ! tu mérites bien les larmes qui coulent sur ta tombe, et je ne peux retenir les miennes en écrivant ces lignes. »

La République supprima la pension de Henri Heine. Elle ne trouva pas en notre poëte un fervent admirateur.

Dans les derniers mois de 1849, il disait à Meissner, chaud républicain, qui l'entretenait des espérances de son parti :

— Ça ne durera pas longtemps. Un coup d'État prochain n'est un mystère pour personne ; mais on en parle tant, qu'on finit par ne plus y croire. Il se fera néanmoins. Le président suit les traditions de son oncle, et marche à un 18 brumaire. J'en suis bien aise !

Voyant la surprise de son interlocuteur, il lui prit la main :

— Patience ! vous allez me comprendre, poursuivit-il. Lorsque la République, il y a près d'un an, fut proclamée, le monde semblait croire qu'une chose qui n'était et ne pouvait être qu'un rêve deviendrait une réalité. Mais j'ai le malheur

de connaître trop bien la France, grâce à mon long séjour, et je crois voir assez clairement l'avenir qui nous est réservé. La République n'est qu'un mot, qu'une étiquette révolutionnaire. Cette société corrompue et amollie, comment aurait-elle pu se transformer si subitement? Son idéal était de gagner de l'argent, d'attraper de bonnes places, de se promener en voiture à quatre chevaux, d'avoir une loge aux théâtres, de se jeter d'un plaisir dans un autre. Où donc ces gens-là auraient-ils si soigneusement caché leur provision de vertus civiques? Croyez-moi, Paris est bien napoléonien. Je veux dire que c'est le Napoléon d'or qui règne ici. Proudhon vous enseigne que la République est de droit divin, inviolable, immua-

ble, au-dessus des majorités et du suffrage universel. Mais une idée abstraite ne me séduit pas. Que serait l'amour s'il n'y avait point de femmes, l'amitié s'il n'y avait point d'amis? Renoncez à la République, mon cher, car il n'y a point de républicains.

Cette même année, Henri Heine alla loger rue d'Amsterdam. Sa maladie faisait d'horribles progrès.

Vénus l'avait tué! Vénus, *diva mater cupidinum*, la déesse cruelle!... cruelle surtout quand elle s'empare du poëte, cet être d'une sensibilité si exquise, d'une imagination si dévorante!

Pour Henri Heine, l'amour n'était pas une ivresse passagère, un saut brusque dans la débauche, suivi d'un prompt re-

tour : c'était une passion immense, qui allumait en lui un incendie vaste comme son cœur..

Doué d'un sentiment enthousiaste pour la beauté des femmes, il ne pouvait pas, lorsqu'il les rencontrait dans la vie, les saluer d'un simple rêve platonique : il embrassait, comme Pygmalion, la statue que le dieu venait d'animer, et la retenait avec frénésie dans ses bras.

Ce fut la cause de sa perte.

Il n'en convint jamais avec franchise; mais il se trahissait parfois en exhalant des plaintes.

Un jour, dit encore Alfred Meissner, nous pûmes l'entendre s'écrier tristement :

— Ces femmes ! ce sont des fleurs que ni l'ardeur du soleil ni le froid de la rosée

de la nuit ne peuvent flétrir. Mille papillons s'enivrent dans leur calice sans en amoindrir le parfum, sans en éteindre les couleurs. L'automne arrive, les fleurs brillent encore; mais on ne voit plus de papillons!

Il ne quitta désormais la chambre que pour être conduit en voiture dans son dernier logement, rue Matignon, aux Champs-Élysées. Le malheureux était presque aveugle. On lui lisait des romans pour le distraire de ses tortures. Il n'écrivait plus, il dictait.

— Qu'est-ce que fait votre maître? demandaient à son domestique les curieux du quartier.

— Mon maître est *dictateur*, répondait imperturbablement celui-ci.

Et le mot, répété à Henri Heine, le faisait éclater de rire sur sa couche douloureuse.

Un jour, Béranger vint le voir.

Madame A*** se trouvait au chevet du malade. Ravie de faire la connaissance du grand chansonnier, elle ne lui ménageait pas ses plus coquettes œillades.

— En vérité, monsieur, lui disait-elle, êtes-vous bien sûr d'avoir soixante-quinze ans ? On vous en donnerait à peine cinquante.

— Ah ! madame, répliqua Béranger, vous en seriez trop convaincue, si vous vouliez me permettre de vous en donner la preuve.

Le poëte, presque mourant, se souleva sur son lit avec effort, et s'écria :

— Taisez-vous, vénérable polisson !

Peu à peu le vide se faisait autour de lui. Ces Parisiens ont tant de choses en tête! Sa verve s'épanchait alors en exclamations pleines d'amertume.

— Vous venez me voir, dit-il un soir à Berlioz, qui entrait dans sa chambre : toujours original!

Son agonie dura cinq années entières, pendant lesquelles il produisit encore deux incomparables chefs-d'œuvre : le *Romancero* et le *Livre de Lazare*.

Dans les derniers temps, il essaya de se convertir, et se fit lire la Bible.

« C'est à ce saint livre, dit-il dans les *Novissima verba*, que je dois la résurrection de mes sentiments religieux. Chose étrange! après avoir passé tant de folles années de ma vie à courir tous les bastrin-

gues de la philosophie, après m'être livré à toutes les cabrioles de l'esprit, après avoir dansé et papillonné avec tous les systèmes, sans y trouver une satisfaction, pas plus que Messaline dans une de ces nuits de débauche d'où elle sortait fatiguée, mais non assouvie; après toutes ces orgies de la raison, je me trouve tout à coup, comme par enchantement, placé côte à côte avec l'oncle Tom, le nègre dévot, et, animé d'une égale ferveur religieuse, je m'agenouille avec ce bonhomme noir devant la Bible... »

Hélas! il se moquait encore au seuil du repentir! Voilà pourquoi, peut-être, il ne le franchit pas, du moins sous le regard des hommes.

Peut-être en fut-il autrement sous l'œil de Dieu, qui sonde les reins et les cœurs.

Enfin ce noble esprit cessa de vivre et de souffrir. Henri Heine avait défendu toute pompe à ses funérailles. On respecta sa volonté dernière. Mais il n'avait pas défendu à ses amis et à ses admirateurs de lui dire au bord de la fosse un adieu suprême.

Il faisait froid : très-peu l'accompagnèrent jusqu'au champ du repos.

FIN.

Liebster Weil!

…………………………………… [illegible]

Heinrich Heine.

(Traduction)

Mon cher Weil,

…………………………………………………………… moi seul je suis indisposé, et même fort indisposé. Si vous lisez quelque chose qui me concerne, vous me ferez savoir tout de suite. Bien des choses à Madame Weil de ma part et de celle de Mme Heine

Votre bien dévoué

Henri Heine

(Tiré de la Collection Benlu)

Paris, Lith. de V. Janson, rue Dauphine 18.

Prix : 50 Centimes. — Franco par la poste : 60 Centimes.

EUGÈNE DE MIRECOURT

LES CONTEMPORAINS

Portraits et Silhouettes au XIXe siècle

MIRÈS



PARIS
LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS
13, RUE DE TOURNON
Et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

1869

MIRÈS



MIRÈS

HISTOIRE CONT[illegible]

Portraits et Silhouettes au [illegible]

MIRÈS

PAR

EUGÈNE [illegible]

87

PARIS
LIBRAIRIE DES CONT[illegible]
13, [illegible]
Et chez tous les libraires [illegible] de l'étranger.

1870



MIRÈS

HISTOIRE CONTEMPORAINE

Portraits et Silhouettes au XIX[e] siècle

MIRÈS

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

87

PARIS

LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS

13, RUE DE TOURNON

Et chez tous les libraires de France et de l'Étranger.

1870

MIRÈS

Reportons-nous à l'année 1857, époque où s'imprima cette biographie du célèbre financier.

Autrefois, disions-nous, les *manieurs d'argent*, comme les appelle La Bruyère, les partisans, les traitants, les enrichis d'un jour, tous ces personnages étranges, qui, sans rien perdre de la vulgarité de

leur premier état, osaient prendre les allures du parvenu, étaient immédiatement voués au ridicule.

On les montrait au doigt sans gêne. Molière, ce grand redresseur de torts, eut la faiblesse de les ménager, cédant aux insinuations, peut-être aux ordres de Colbert, qui avait besoin d'eux et les tenait en laisse. Mais, après Molière, Lesage burina sur le vif son immortel *Turcaret*. Le théâtre s'empara de ces physionomies outrecuidantes et les *financiers* devinrent un de ses emplois ordinaires.

Ceci se passait sous l'ancien régime, qui n'était pas tout miel pour ces honnêtes gens.

Or, nous n'admettons pas que l'égalité moderne décrète l'inviolabilité des fils de Plutus. Et, puisqu'ils s'enivrent d'or comme leurs devanciers, puisque leurs mœurs audacieuses scandalisent la multitude, puisqu'ils insultent par leur luxe

d'agioteurs au travail probe et à toutes les vertus modestes, au lieu de se faire pardonner leur fortune subite par de bonnes œuvres ou par des œuvres utiles, nécessairement ils sont de plus en plus justiciables du moraliste et du critique. Leurs millions ne rendent pas leur personne sacrée, et l'écrivain qui, aux dépens de son repos, a dit la vérité aux hommes de son époque, ne se laissera pas intimider par les menaces.

« Fais ce que dois, advienne que pourra ! »

Jules-Isaac Mirès est né à Bordeaux, à la fin de 1809. Isaac est son prénom de circoncision, celui qu'il tient de la synagogue. Jules est le prénom sous lequel on inscrivit sa naissance sur les registres de l'état civil, aux termes du décret du premier consul qui autorisa les juifs à échanger leur calendrier biblique contre un autre plus usité.

Le père de Jules Mirès était un juif portugais.

De tous les rameaux européens de la vieille souche hébraïque, les juifs du Portugal sont ceux qui ont le plus conservé le type et le caractère primitifs du peuple maudit. Vivant au milieu de populations profondément imbues des idées catholiques, ils ne se sont jamais mélangés avec elles, à la différence des juifs allemands, par exemple, presque tous blonds, et qui ont dans leurs veines beaucoup plus du sang d'Arminius que de celui d'Abraham. Cette raison physiologique nous donne en partie l'explication de la supériorité morale des seconds sur les premiers.

M. Mirès père exerçait à Bordeaux un petit commerce de bijouterie, raccommodant les montres, soudant les chaînes et les bagues, et subsistant assez mal d'une clientèle fort bornée. Il se maria deux fois. Le héros de notre histoire est issu du se-

cond lit. Sa mère mourut quelques années après sa naissance.

Jules eut une enfance bohémienne. Il courait les rues de la ville comme plusieurs autres petits juifs, ses camarades, exploitant mille industries de circonstance, avec cette précoce âpreté pour le gain qui distingue sa race. Il épiait l'arrivée des diligences, afin de soutirer aux voyageurs quelques menues pièces de billon, grâce auxquelles ceux-ci parvenaient à se débarrasser de ses criailleries importunes et de ses offres de services. Le soir, il stationnait régulièrement aux abords des théâtres, abaissant le marchepied des voitures et vendant les contremarques que lui donnaient les bourgeois. Dans la journée, il se tenait à l'entrée des passages, offrant au public des enveloppes de lettres ou des cahiers de papier *glacé* et *satiné*, sur un éventaire dont les Bordelais ont gardé le souvenir.

M. Mirès père ne songea pas le moins

du monde à orner l'esprit de Jules et ne l'envoya ni lui ni ses frères à la mutuelle. Tous les juifs de la basse classe ont un souverain mépris pour l'étude : elle dérobe trop de temps au commerce.

Quand notre héros eut atteint l'âge de dix ans, il commença son apprentissage de bijoutier, en travaillant avec son père et son frère aîné, Edouard.

Sa jeunesse se passa sans incidents notables. Il avait vingt-cinq ans lorsque son père mourut, en 1835. Le fonds de commerce que celui-ci laissait à sa famille n'était pas devenu meilleur. Edouard et Jules le reprirent à leur compte, sous la condition de dédommager leurs trois sœurs et leur frère Adolphe, qui s'en alla chercher fortune à Paris.

Mais bientôt Jules prend en dégoût ses occupations sédentaires. Il abandonne la bijouterie, et songe à se créer une autre position avec les ressources de sa vive in-

telligence dont aucun excès de timidité ne gêne l'essor. En quelques mois, il apprend à lire et à écrire sans le secours d'un maître.

Notre Bordelais israélite entre à l'administration des contributions directes. On le charge spécialement de la visite des maisons pour la répartition de l'impôt des portes et fenêtres. A peine occupe-t-il cette place modeste que la fièvre de l'ambition le gagne. Il dresse un plan de réforme pour la répression de prétendus abus qui se seraient glissés dans les bureaux, et il en signale une foule. Mécontents de l'importance qu'aspire à se donner un de leurs subalternes, les chefs de l'administration le blâment; ils trouvent qu'il se mêle de ce qui ne le regarde pas. Jules Mirès, très-violent de caractère, en conçoit un profond dépit. Il exhale sa mauvaise humeur en querelles incessantes avec ses collègues, et il s'oublie envers l'un d'entre d'eux jusqu'aux injures et aux

voies de fait. Son adversaire a l'indélicatesse de le citer en police correctionnelle. Le tribunal condamne Mirès à trois jours de prison.

Pour comble de malheur, l'administration prend aussitôt prétexte de cet esclandre et le remercie de ses services.

Ne sachant plus à quel patriarche se vouer, Jules s'avise d'un moyen très-ingénieux de gagner quelque argent. Il va trouver les propriétaires des maisons qu'il a imposées lui-même, et leur démontre par des preuves convaincantes, que, si les contributions directes ne les volent pas, du moins elles exagèrent considérablement l'impôt, — par erreur.

— Voici, leur dit-il, la proposition que je vous soumets : je ferai toutes les démarches à mes risques et périls et j'avancerai les fonds nécessaires pour vous obtenir un dégrèvement. Si on vous l'accorde, nous partagerons la somme

recouvrée; si on vous le refuse, vous ne me devrez rien.

Cette négociation réussit à merveille. Jules, pendant quelque temps, fait d'assez bonnes affaires. Mais tout à coup les bourgeois se disent :

— Ah! ça, mais notre droit est des plus évidents et la marche à suivre est des plus simples! Quel besoin avons-nous de ce gaillard-là? Nous nous ferons bien rendre justice nous-mêmes.

Et, du jour au lendemain, ils lui retirent leur mandat à l'unanimité.

Victime de cette noire ingratitude, Jules se trouve de nouveau sans ressources. Afin de sortir au plus vite de sa position fâcheuse, il entre, en qualité d'aide, et aux appointements de quarante francs par mois, chez un géomètre-arpenteur. Tous les jours, pluie ou soleil, il accompagne son patron dans les

champs, les jalons à la main et la chaîne sur le dos. Il écule ses bottes, il attrape des courbatures; mais, en revanche, il n'a aucun espoir d'augmentation de salaire. Aussi bientôt se lasse-t-il de ce nouveau métier. Mieux valait encore chasser la pièce de cent sous avec l'engin aux mille mailles des bricoles industrielles.

Ce fut alors qu'il fit connaissance de Polydore Millaud, israélite comme lui et son compatriote. Millaud maquignonnait déjà pas mal de petites affaires sur le pavé de sa ville natale. Jules devint son humble satellite et s'instruisit à son école. A cette époque, si l'on en croit le *Journal de Lille*, que nous avons eu le malheur de citer, se passa l'édifiante et curieuse histoire des médecins bordelais. Nous n'y reviendrons pas, et pour cause. Malgré le savoir-faire de son ami, ou plutôt à cause de ce savoir-faire, Jules ne s'enrichissait pas. Raton-Mirès tirait les

marrons du feu, et Bertrand-Millaud les croquait.

De ce trait gourmand sir Raton
N'était pas content, ce dit-on.

Polydore quitta la ville emportant une bourse assez rondelette. Son associé en sous-main retomba forcément au régime du jeûne.

Informé de l'état misérable où Jules se trouvait, son frère Adolphe, qui avait réussi dans le courtage des vins, le fit venir à Paris, sans tenir compte des observations et des répugnances de sa femme. Celle-ci connaissait le caractère emporté de Jules-Isaac ; elle tremblait d'introduire dans son ménage la discorde et les querelles. Jules n'ignorait pas les préventions de sa belle-sœur. Il arrive, tout confit en douces paroles et en promesses de paix. Adolphe l'occupe au placement des vins dans Paris. Mais pres-

que aussitôt il reconnaît que sa femme n'a pas eu tort. La vie en commun est décidément fort difficile. Tous les jours éclatent d'interminables disputes et des scènes de violences scandaleuses. Une rupture forcée a lieu. Jules-Isaac quitte le domicile d'Adolphe, établi rue de Hanovre, et va demeurer avec sa sœur aînée dans un logement garni. Pour jeter de la poudre aux yeux, il prend le titre d'*expert en matière cadastrale* et fait graver cette qualification sur ses cartes de visite et sur l'écusson de sa porte. Il ne s'occupe, en réalité, comme le grand Caussidière, que du courtage des bordeaux et des bourgognes, mettant à profit les relations que lui a créées son séjour dans le magasin de la rue de Hanovre.

Au milieu de cette nouvelle phase de son existence, la fatalité semble encore prendre à tâche de le poursuivre. Sa physionomie n'a généralement pas le

don d'agréer aux consommateurs dont il vient tirer la sonnette. Partout il est repoussé avec perte; ses offres de vins ne lui rapportent que de l'eau à boire.

Le miséricordieux Adolphe prend une seconde fois pitié de sa détresse. Il ne le fait pas rentrer à la maison, c'était chose impossible; mais il l'expédie sur la Hollande, en qualité de commis-voyageur.

Bonne affaire! Quinze francs par jour sont alloués à Jules, indépendamment de ses frais de voyage. Il s'endort dans ces nouvelles délices de Capoue et perd complètement de vue l'objet principal de sa présence dans les riches cités néerlandaises, nous voulons dire le placement des bordeaux. Son frère, au bout de deux mois, ne recevant aucune commande, se fâche tout rouge et lui fait savoir qu'il lui supprime cette subvention si mal gagnée.

Jules revient à Paris, la poche vide, et Gros-Jean comme devant.

Que faire? où donner de la tête? Il est complètement *brûlé* comme courtier en vins. D'autre part, son titre honorifique d'*expert en matière cadastrale* ne lui fait pas gagner un centime et n'éblouit que son concierge.

Pendant six mois, il essaye d'exercer à Paris son ancienne industrie de la Gironde et de vivre aux dépens de l'administration des contributions directes; mais partout on l'accueille en aventurier. Chagrin de n'être point compris, il va perdre entièrement courage, lorsque son démon familier lui révèle enfin sa vocation véritable.

Il entre pour la première fois dans les coulisses de la Bourse, avec le secret pressentiment qu'il en sera quelque jour le roi. Ses dispositions à apprendre l'argot du lieu sont admirables. Tout d'abord il commence par tripoter sur des valeurs nulles et impossibles, à l'usage des Au-

vergnats et des domestiques sans place, comme les actions de la *Pâte à Papier*, de la *Chaudronnerie*, qui se vendaient deux sous pièce, et celles des *Carrières de Montmartre*, qu'on obtenait à raison de deux francs cinquante centimes le cent.

Vers cette époque, son frère Edouard vient habiter lui-même la capitale.

Jules-Isaac lui cherche noise et prétend avoir été lésé dans la question d'intérêt relative au fonds de commerce paternel. Il réclame avec beaucoup d'insistance un règlement de comptes. Edouard s'y refuse et jure qu'il ne doit rien.

Ces débats font naître d'interminables disputes, chose, hélas! trop commune entre frères.

Rara est concordia fratrum!

Le premier mai 1845, Edouard et Jules se rencontrent dans le passage de l'Opé-

ra. C'était en plein jour. Une scène terrible de violence éclate. Nous n'en donnerons pas les détails. En attendant, Jules-Isaac Mirès passe en cour d'assises, le 28 août 1845. Il est acquitté sur la plaidoirie de maître Desmarets, et grâce à la déposition généreuse d'Edouard qui se donne les torts.

Voici le jugement porté sur l'accusé par son frère Adolphe, appelé comme témoin :

« — Isaac a reçu une mauvaise éducation, Il a beaucoup d'amour-propre et une grande exagération méridionale. Pour tout dire, il est menteur ; mais le mensonge, chez lui, n'a pas de portée. Il ment de bonne foi, si l'on peut s'exprimer ainsi. »

L'extrême violence de Jules Mirès est un fait notoire. Nous pourrions en citer un grand nombre d'exemples, entre autres certaine aventure où plusieurs

ouvriers du chemin de fer de l'Ouest jouent un rôle. Nous nous abstenons, par des motifs puisés dans la loi de 1819.

Avant la malheureuse affaire qui l'amena en cour d'assises, Mirès était parvenu à travailler pour un agent de change. Il ne touchait que de faibles appointements, bien qu'il rendît beaucoup de petits services de coulisse; mais, de temps à autre, il essayait pour son propre compte quelques opérations restreintes. Ses bénéfices suffisaient à peine à ses dépenses.

Il logeait alors avec une de ses compatriotes juives, qui exerçait la profession de couturière, après avoir été blanchisseuse à Bordeaux[1]. Le rêve de ce couple qui n'avait pas encore reçu la visite de dame Fortune, était de quitter son pauvre

1. Leur union fut légitimée. M. Mirès reconnut à sa femme, par contrat, deux millions de dot.

garni pour s'installer dans un modeste mobilier d'acajou, voire même de noyer. Un ami de Mirès se charge de la négociation et le conduit chez un marchand de meubles de la rue du Petit-Carreau, son coreligionnaire. Mais ce juif cruel refuse net un crédit de quelques centaines d'écus. Le futur Mondor était loin, comme on le voit, de régner en despote sur la place de Paris.

En 1847, un honorable pharmacien, dont il avait lassé la patience, le fit incarcérer pour une dette de cinq cents francs. Les verrous de Clichy lâchèrent Mirès à la sollicitation de MM. de Villemessant et Millaud, qui se chargèrent de démontrer au créancier la parfaite insolvabilité du détenu. On convint qu'il s'acquitterait par des paiements mensuels de vingt-cinq francs.

Une fois libre, Jules Mirès oublia de tenir ses promesses. Il fallut de nouveau

le décréter de prise de corps pour qu'il acquittât la dette.

Et quelques années plus tard, quatre-vingts gros millions venaient se loger dans ce gousset vide.

Nous n'exagérons rien ; nous racontons avec calme, sans passion, pour l'enseignement et la sécurité de ceux qui jettent leur bourse au réseau de l'agiotage.

Un jour notre homme rencontre sur le boulevard son ami Polydore.

— As-tu de l'argent? lui demande celui-ci à brûle-pourpoint.

— Non, répond Mirès avec franchise.

— Quel malheur! Je vais peut-être manquer ma fortune.

— Diable! tu as donc une affaire?...

— Excellente! tu vas en juger.

Polydore tire de sa poche un numéro des *Petites affiches*, et, raffermissant ses lunettes sur son nez, il se met à lire avec emphase l'avis suivant :

« A VENDRE, le matériel, la clientèle et la propriété du *Journal des Chemins de fer*, dont les bureaux sont sis rue Richelieu, 85, avec le droit au bail, par devant maître Gossart, notaire, sur la mise à prix de trois cents francs. »

— Je n'ai pas besoin, continue Millaud, de te faire l'historique de ce journal. Il a été fondé en 1842, par un Anglais appelé Whitelock, et Louis Huart en était le gérant. Cette feuille s'est bornée jusqu'alors à tenir en quelque sorte l'état civil des compagnies, à enregistrer leur naissance, à les suivre dans leurs phases diverses. Rien de plus précieux comme statistique, mais c'est absurde comme affaire.

— Et, si tu l'achètes, dit Mirès, quelles modifications y apporteras-tu?

— J'en ferai un journal s'occupant spécialement des intérêts de l'industrie, des actions cotées à la Bourse, des assurances, des canaux, des primes et des reports. Il

faudra donner de tout cela un compte-rendu aussi exact que possible. A mesure qu'il se créera une ligne de chemin de fer, le journal lui accordera ou lui refusera son concours, suivant qu'elle aura bien ou mal agi avec la rédaction. Le journalisme politique est un Etat dans l'Etat : pourquoi le journalisme financier ne deviendrait-il pas une puissance devant laquelle s'inclineraient les plus grands capitalistes et les compagnies les plus riches? On aura l'oreille de l'actionnaire et on lui dictera sa conduite, absolument comme *le Siècle* et *la Presse* font l'opinion de leurs abonnés.

— Sais-tu bien, dit Mirès, que tu as une illumination de génie ! Est-ce part à deux? Je vais m'efforcer de te venir en aide.

— Tope, dit Polydore.

Ceci se passait au mois de juillet 1848. Les propriétaires du journal avaient eu

peur de la Révolution. Whitelock s'était enfui, et les créanciers venaient de faire déclarer la faillite. Jules Mirès aida si bien son associé que, peu de jours après, on leur vendait le journal, moyennant une somme de mille francs. Un délai de quatre mois leur fut accordé pour payer cette somme.

Ils s'installent sans plus de retard, et, font venir l'ancien imprimeur de la feuille dont ils se rendaient adjudicataires. C'était M. Blondeau, le même qui imprima depuis le journal *les Contemporains*.

— Consentez-vous, lui dirent-ils, à nous faire imprimer quatre numéros à crédit ?

— Soit, répond Blondeau. Vous me souscrirez un billet collectif. Au cas où l'entreprise échouerait, je m'engage à le garder en portefeuille, jusqu'au jour où l'un ou l'autre de vous soit en mesure de le payer.

L'imprimeur les quitte. Ils appellent un marchand de papier qui se montre aussi accommodant.

— Tout va bien, dit Polydore. Il ne s'agit plus que de faire un tintamarre du diable à la quatrième page des grands journaux.

— Bon ! dit Jules, et comment paieras-tu les annonces et les réclames? La compagnie Bigot veut des espèces.

— Je le sais bien. Mais voici le sublime de la combinaison. Les premiers administrateurs ont réussi à grouper trois ou quatre cents abonnés, presque tous parisiens. L'abonnement des neuf dixièmes d'entre eux est expiré. Il s'agit de le faire renouveler; je m'en charge. Dès demain, je me présente en habit noir au domicile de chacun de ces braves bourgeois, et je lui tiens à peu près ce langage : « Monsieur, l'appui d'une puissante société de capitalistes est acquise au

Journal des Chemins de fer. Il va prendre une grande extension, et les nouveaux administrateurs espèrent que vous les appuierez de votre concours, etc., etc., » Bref, je suis sûr d'encaisser ainsi quelques billets de mille francs. Je les consacre à une publicité étourdissante ; le journal se relève, et nous marchons à grands pas à la fortune !

Effectivement les choses se passèrent comme Millaud l'avait prédit. Tout ce tapage d'annonces fit merveille ; les abonnés arrivèrent en masse et l'influence ne tarda pas à venir à leur suite.

Bientôt les compagnies du Nord et de l'Est offrent aux propriétaires du journal un grand nombre d'actions, pour les décider à prôner ces lignes au détriment de celles de Lyon et d'Orléans, qui ne tardèrent pas elles-mêmes à capituler. La seule compagnie de Lyon délivra soixante mille promesses d'actions à nos habiles.

Malheureusement, l'époque était défavorable à l'agiotage. Les meilleurs titres perdaient chaque jour de leur valeur, et la feuille des chemins de fer, après avoir touché au succès, fut presque aussitôt entraînée sur la pente de la décadence.

Six mois se passèrent en efforts impuissants pour la relever. Sa ruine paraissait inévitable. Un coup de maître seul pouvait empêcher le désastre. Mais la caisse était littéralement à sec. Où trouver l'argent indispensable à la création de quelque entreprise nouvelle, qui pût consolider l'ancienne et la maintenir? Ce fut M. Delessert qui, dans cette conjoncture, joua pour les juifs Mirès et Millaud le rôle de la Providence. Candidat aux élections du département de la Seine, il charge un de leurs coreligionnaires, nommé Alophe, de chauffer les votes à son profit. Il est convenu qu'Alophe s'adjoindra deux autres individus, auxquels on accordera vingt francs par jour, plus dix francs

pour frais de voitures. Si M. Delessert est élu, une prime de deux mille francs sera allouée comme récompense à l'agent principal et à chacun de ses auxiliaires.

Le choix de l'entrepreneur d'élections tombe sur Mirès et Millaud.

Pendant trois semaines, ces messieurs sont censés courir de droite et de gauche, visiter les grands manufacturiers, les hommes présumés influents, et faire, en un mot, d'actives démarches. Mais la notoriété du nom de M. Delessert et l'appui de *l'Union électorale*, plutôt que les manœuvres de nos trois coureurs, lui assurent le triomphe au scrutin. Quoi qu'il en soit, les engagements pris sont tenus avec scrupule, et la somme promise est comptée aux sieurs Mirès et Millaud.

« Donnez-moi un point d'appui, disait Archimède, et je soulève le monde. »

Ce petit capital, gagné en si peu de jours, a rendu aux propriétaires du *Jour-*

nal des Chemins de fer une inaltérable confiance en leur étoile. La révolution a tué la Bourse, et le journalisme seul, au milieu de la débâcle universelle de l'industrie, s'est développé dans des proportions immenses.

En un clin d'œil, nos personnages ont jeté leur plan. D'abord, ils s'assurent d'une réserve considérable en faisant appel aux actionnaires naïfs. Ils les préviennent que la direction se charge, contre l'envoi de leurs titres, de toucher gratuitement pour eux les dividendes. Cet appât grossier (les maisons de banque ne prennent qu'un droit de commission très-faible) a le plus grand succès auprès des provinciaux liardeurs. Quatre-vingt mille francs de titres arrivent dans l'espace de quinze jours.

Or ceci n'est que le prologue de l'entreprise conçue.

Jules et Polydore vont trouver Lamartine, et lui disent :

— Voulez-vous publier un journal mensuel, auquel vous attacherez votre individualité? Nous avons un titre superbe : *le Conseiller du Peuple*, par Lamartine. Posez-nous vos conditions.

— Mais, objecte le poëte, je n'ai pas l'avantage de vous connaître, messieurs.

— Notre nom ne fait rien à la chose, répliquent-ils avec audace; ne prenez même pas de renseignements sur notre compte, ils seraient mauvais. On souscrit d'avance à tout ce que vous demanderez et on paye comptant. Demain nous reviendrons chercher la réponse.

Lamartine croit devoir, malgré tout, se renseigner sur les personnages. Ils n'avaient pas menti : les notes étaient déplorables, et quand ils se représentèrent, l'auteur des *Girondins* formula ainsi ses

prétentions dans l'unique but de se débarrasser d'eux :

Trente mille francs comptant.

Cinq mille francs pour ses deux secrétaires.

Deux mille francs par mois contre la livraison de sa copie.

— Accepté ! répondirent Mirès et Millaud.

Ces sommes considérables furent payées, séance tenante.

Et si le lecteur ingénu se demande par quelle alchimie nos bohêmes de la veille se trouvaient subitement métamorphosés en capitalistes, il suffira de leur répondre que des gens dont la caisse renferme pour quatre-vingt mille francs de titres solides, trouvent aisément des fonds sur le simple dépôt de ces titres. Donc l'annonce emboucha ses saxophones pour annoncer la naissance du *Conseiller du Peuple*. Ce journal, en moins de six

semaines, réunit vingt-cinq mille abonnés.

Mais, objecterez-vous, si la matière abonnable s'était refusée de mordre à l'hameçon? Pour tout dire, enfin, si l'entreprise n'avait pas réussi, comment aurait-on dégagé les titres?

— Bah! laissez donc : en affaires, le succès justifie tout! riposteront Jules et Polydore, qui sont un peu de l'école de Jacques Casanova de Seingalt.

Un jour, à une table de pharaon, le célèbre aventurier venait de perdre sa dernière pièce d'or. Il joua sur parole une somme énorme, et gagna.

— Si vous aviez perdu, demanda un peu tard l'adversaire du Vénitien, comment auriez-vous fait pour me payer?

— Là n'est plus la question! répondit Casanova d'un air dégagé.

Puis il empocha la somme.

Revenons aux abonnés du *Conseiller du Peuple*. Ils furent exactement servis pendant trois ans.. Tout à coup, en janvier 1852, la feuille mensuelle cessa de paraître. Aussitôt, les pharisiens de crier au scandale. Un grand nombre d'*honnêtes* plumes accusèrent Lamartine d'indélicatesse et de mauvaise foi.

Notre devoir est de rétablir les faits dans leur scrupuleuse exactitude.

Lamartine ne demandait pas mieux que de continuer la publication ; mais nos *banquiers* ne s'en souciaient guère. Le nombre des abonnés était descendu de trente mille à dix-sept mille, la rédaction coûtait cher, le prix d'abonnement était fort restreint ; bref, ils trouvaient l'affaire onéreuse. Un avoué retors brouilla les cartes. Les parties ne s'entendirent plus, et nos industriels arrivèrent à leurs fins, c'est à dire à la suppression du *Conseiller du Peuple*, en jetant sur

Lamartine, aux yeux du public, les torts de cette suppression.

Toujours associés, les deux spéculateurs achètent *l'Entr'acte* au prix de vingt-cinq mille francs. Le lendemain même, ils en cèdent un cinquième à Michel Lévy, pour la somme de dix mille francs, et deux cinquièmes gratis à Matharel et à Auguste Lireux. Matharel fera le compte-rendu des pièces. Lireux aura pour mission spéciale d'agir sur les directeurs, afin de donner une plus grande extension à la vente du journal. Peu à peu, on attire dans l'affaire, en leur offrant quelques bribes d'intérêt, un grand nombre de gens de lettres et presque tous les directeurs de théâtre. Le but des sieurs Mirès et Millaud est d'avoir la haute main sur la littérature militante, et de faire manœuvrer à leur profit une armée entière de courtisans et de *clients*, dans l'acception romaine du mot. Les patrons du journal disposent d'une multitude de

coupons de loge, dont la distribution bien entendue leur fait des obligés et des amis. Tous les soirs, mesdames Mirès et Millaud trônent aux avant-scènes et reçoivent plus de visites dans leurs loges qu'une duchesse du faubourg Saint-Germain. C'était un spectacle curieux que de voir, dans les entr'actes, les journalistes et les critiques apporter l'un après l'autre à ces dames la redevance de leurs hommages.

Bientôt nos banquiers créèrent *le Moniteur du Soir*, pour faire concurrence à *la Patrie*.

Mais M. Delamarre ne se laissa pas enlever de bonne grâce sa clientèle. Il augmenta la rapidité de la composition et du tirage, et la feuille rivale essoufflée abandonna la partie.

Cependant *le Journal des Chemins de fer* s'était relevé avec le crédit public. Son influence n'avait jamais été si grande.

Il entraînait à sa suite de gros bataillons d'actionnaires ; il régentait la bourse et le cours des valeurs. Mirès eut alors l'idée de fonder la *Caisse des Chemins de fer* pour consacrer et étendre son autonomie financière. Millaud ne prit point part à cette opération nouvelle. Il se chargea de la publicité seulement.

Chacun voit encore, d'ici, la quatrième page des journaux envahie tout entière par les annonces insolentes de l'entreprise. Partout on lisait, en lettres hautes de huit centimètres :

« *Capital imperdable*, SOIXANTE-DOUZE POUR CENT *d'intérêt par an.* »

De concert avec Millaud, Jules Mirès achète *le Pays*, au prix de cent mille francs. Lamartine, oubliant ses rancunes, accepte la direction du journal, et M. Arthur de la Guéronnière en devient le rédacteur en chef.

Après le coup d'Etat du 2 décembre, Mirès semble perdre courage; mais la Guéronnière, qui vient de se rallier, lui inspire une confiance sans bornes dans la cause du Bonapartisme. Notre héros avait trop bien réussi jusque-là dans sa tactique de domination absolue sur la presse pour laisser échapper l'occasion qui se présentait d'acquérir la propriété du *Constitutionnel.* On le vit succéder tout à coup au docteur Véron, non qu'il eût le projet, comme celui-ci, de jouer un rôle politique : il ne s'occupa que du côté industriel du journal, comptant bien métamorphoser chaque abonné en un actionnaire futur pour toutes les opérations qu'il se proposait de lancer.

Le journalisme, comme on l'a vu par ce qui précède, a fait la fortune de Jules Mirès et de Polydore Millaud; mais nous devons dire aussi qu'il a causé leur séparation et leur inimitié.

Rappelez-vous le mot de La Bruyère :

« Si l'on partage la vie des partisans en deux portions égales, la première, vive et agissante, est tout occupée à vouloir affliger le peuple ; et la seconde, voisine de la mort, à se décéler et à se ruiner les uns les autres. »

L'origine de la rupture de Jules et de Polydore remonte à l'hiver de 1856. C'était à la première représentation d'une pièce d'Alexandre Dumas père, *le Verrou de la Reine.* Quand madame Millaud se présenta pour occuper la loge à laquelle son mari avait droit, comme propriétaire du *Pays*, il se trouva que Mirès en avait disposé. Cet incident, prémédité ou non, fut l'étincelle électrique qui mit le feu à la sourde rivalité des deux millionnaires. Nous ne raconterons pas la scène scandaleuse dont fut témoin le foyer du Gymnase; on l'a spirituellement appelée la *bataille de cannes.*

— Vous continuerez cette explication

sur un autre terrain et avec des armes plus convenables ! s'écria un monsieur qui ne connaissait ni Jules ni Polydore.

— Fi donc ! répondit un autre, mieux au fait du caractère des antagonistes : est-ce que les millions se battent en duel ? Il faut laisser cela aux gens qui n'ont que leur honneur à perdre.

Mesdames Mirès et Millaud se jalousaient mutuellement. Ce sont elles en partie qui ont causé la scission de leurs époux.

— Sans les femmes, dit souvent Mirès, nous aurions eu le monde !

La violence toute méridionale de Jules-Isaac donna quelquefois lieu à des scènes bizarres. Un jour, dans les bureaux du *Pays*, une querelle s'élève entre lui et l'un des rédacteurs, M. de Fresne. Le banquier se précipite sur l'homme de lettres et lui administre un soufflet en guise d'argument. Celui-ci riposte, une lutte s'engage,

et la chose prend des proportions assez sérieuses pour qu'on envoie chercher la force armée. Heureusement, à l'apparition de la garde, on était parvenu à séparer les deux champions, et Mirès réparait le désordre occasionné par le combat dans l'économie de sa toilette.

— Ah! messieurs, dit-il aux quatre hommes et au caporal, combien je regrette qu'on vous ait dérangés! Veuillez donc, je vous prie, vous asseoir. Un journal à ces messieurs! continue-t-il en se tournant vers les garçons de bureau.

— Pardon, excuse! répond le caporal en faisant le salut militaire : nous préférons un verre de vin.

On comprend que nous ne pouvons pas détailler ici toutes les vastes entreprises du banquier. Nous nous bornerons à en présenter le résumé. Dans les premiers mois de 1849, avec deux ou trois cent mille francs en caisse, il sou-

missionne un petit emprunt de deux millions fait par le département de la Seine. Il ne l'obtient pas ; mais cette offre le pose et lui ouvre des relations profitables chez Béchet et Dethomas. Vers la même époque, il organise avec Giraldon les trains de plaisirs à la mer et les voyages à Londres. L'année suivante, il transforme ces expéditions désagréables en une espèce de prime à l'usage des abonnés récalcitrants du *Pays*.

« Tout abonné de *six mois*, dit une feuille railleuse de l'époque, a le droit, moyennant *vingt-quatre francs*, une fois payés, de se repaître durant un semestre des alinéas de M. de Lamartine, et de se faire transporter, port payé, de Paris au Havre et *vice versâ*. Pauvres lecteurs ! ils n'avaient que le mal du *Pays*, on leur donne le mal de mer ! »

En 1852, Mirès obtient l'emprunt de cinquante millions de la ville de Paris. Au

mois de juillet de l'année suivante, il passe un traité avec les Sociétés de Crédit foncier de Marseille et de Nevers, par lequel il s'engage à fournir à ces deux Sociétés une somme de quarante-huit millions, au taux de 4 1/2 pour 100. *Le Pays* et *le Constitutionnel* font un concerto d'annonces bien réussies, et le père Boniface, la main sur le cœur, explique, dans des entrefilets à la Fénelon, les bienfaits de l'entreprise aux populations attendries. La souscription s'enlève. Par malheur, l'Etat s'avise de vouloir examiner les statuts de la société nouvelle. Le résultat de l'examen est funeste à ce pauvre Isaac, et, la veille même de l'émission des actions, un ordre ministériel vient fermer la boutique. Depuis, on n'a plus entendu parler du *Crédit foncier de Nevers et de Marseille.* Mirès fut obligé de rendre l'argent aux actionnaires.

En septembre 1854, Jules Isaac se rend acquéreur des mines houillères de Portes

et Sénéchas, primitivement vendues 38,000 fr. par la Compagnie de la Grand'-Combe, achetées plus tard 200,000 fr., et enfin payées par lui DEUX MILLIONS cinq cent mille francs.... en *actions*. Il les remit aussitôt en société au capital de SEPT MILLIONS CINQ CENT MILLE FRANCS; mais il dut forcément en garder pour cinq millions rendues invendables. Des attestations authentiques, émanant de la marine impériale de Toulon, prouvent que les charbons de Portes et Sénéchas sont de qualité inférieure, qu'ils ne donnent pas de bon gaz et produisent de très-mauvais coke. Or, dans le but de prêter quelque valeur à ces actions improductives, M. Mirès fait déclarer, le 28 avril 1857, leur fusion avec la Compagnie du gaz de Marseille.

Il achète, en 1855, une large part des actions de la société des terrains et immeubles des Champs-Elysées, et acquiert

également un grand nombre de titres de la Compagnie des voitures de place.

Au mois de novembre de la même année, il crée la Société du gaz et des hauts-fourneaux de Marseille pour exploiter le privilége exclusif, pendant cinquante années, de l'éclairage de la ville et de ses faubourgs.

Pour constituer un monopole à Mirès, il fallait détruire les anciens traités. La ville prit cet engagement, à la charge par Mirès de supporter les *neuf dixièmes* des frais et dommages pouvant résulter des poursuites qu'intenteraient nécessairement les compagnies spoliées. Ni la crainte des procès, ni l'odieux de l'acte auquel il s'associe, ni le prix stipulé, à peine suffisant pour couvrir les dépenses, rien n'empêche l'illustre agioteur de conclure cette affaire. Et cela se conçoit. L'encaisse des primes le tente. Ne va-t-il pas fusionner, en outre, ses mines de Portes

et Sénéchas avec les gaz et hauts-fourneaux de Marseille, c'est à dire accoupler une opération mauvaise à une plus mauvaise encore? Mais qu'importe toujours! Les actionnaires n'en savent rien.

Le 15 mars 1856, notre financier fonde la société anonyme des Ports de Marseille. Toutes les actions sont placées. On n'attend plus... que l'autorisation du gouvernement.

Huit mois après, en novembre, il se rend adjudicataire de l'emprunt espagnol de 81 millions de francs.

Enfin, il lance, en mars 1857, la fameuse opération des chemins de fer Romains. La société se forme au capital de 85 millions, divisé en *cent soixante-dix mille* actions, dont *quarante mille* sont réservées aux Etats de l'Eglise et aux établissements religieux, *vingt-cinq mille* aux actionnaires de la Caisse générale des chemins de fer, et *cent cinq mille* au

public. Les annonces déclarent que la souscription, ouverte le 30 mars, sera fermée le 8 avril. Elles certifient, en outre, que les actionnaires de la nouvelle compagnie auront au moins vingt et un pour cent de bénéfice. Une circulaire du ministre des travaux publics de Sa Sainteté, Monseigneur Melesi, autorise, avec des dispositions prudentes, les congrégations des Etats-Romains à souscrire. Aussitôt Jules-Isaac s'empresse de faire une confusion volontaire entre le clergé romain et celui de la catholicité universelle, affirmant avec un aplomb superbe que le pape exhorte tous les prêtres du monde à se rendre actionnaires de l'entreprise.

Tandis que l'on souscrivait les actions au pair chez Mirès avec *dix francs* de commission, il se présentait sur le marché de la Bourse des acheteurs offrant une prime de *quarante* et *quarante-cinq francs*. Ceux qui avaient eu l'imprudence de céder à leurs sollicitations ne pou-

vaient plus livrer à l'époque où ils auraient dû le faire, et se trouvaient conséquemment dans la nécessité de se laisser exécuter, ou de racheter des actions à ceux qui en avaient. — Et c'étaient les mêmes qui offraient la prime sur le marché !

Jules-Isaac ne s'arrête pas en si beau chemin. Bientôt il s'arrange de telle sorte que les actionnaires, pourvus de leurs titres, ne puissent pas en disposer. Sur le dépôt de ces titres, qu'on s'engage à ne reprendre qu'à une époque lointaine, il fait pour eux le premier versement de *cent francs*, éloigne ainsi les actions du marché, les accumule dans sa caisse, et jouit seul du bénéfice de la prime, qui augmente à mesure que les titres deviennent plus rares.

Deux actionnaires, MM. Deslandes et Girard, portent plainte contre Mirès et obtiennent gain de cause au Tribunal de commerce.

Ce premier procès en suscita naturelle-

ment plusieurs autres. La chance heureuse donne de l'audace, mais l'audace a ses limites.

Jules Mirès est complètement illettré.

Il a besoin de l'intelligence et de la plume de nombreux collaborateurs pour débrouiller le chaos de ses idées et leur donner une forme compréhensible.

Financièrement parlant, ce n'est pas un homme sérieux, encore moins un homme utile, ainsi qu'il prétend le faire croire.

C'est un coulissier très-adroit, entreprenant, madré au possible et rompu à toutes les finesses du métier. Personne mieux que lui ne connaît les secrets de la Bourse et la manière de s'en servir.

Il n'est généreux qu'en pots-de-vin et en actions délivrées au pair à ceux qui peuvent l'aider ou attirer l'or du

public dans sa caisse. Un homme d'esprit disait à ce propos :

— Chaque *bienfait* de Mirès est un placement à un million pour cent.

Son beau-frère, marchand de meubles, passage Saulnier, eut besoin de deux ou trois mille francs qui devaient le sauver d'une faillite. La caisse de la rue Richelieu fut impitoyable, et le pauvre homme donna l'état de ses affaires.

Un individu que Jules-Isaac avait payé en monnaie de concordat, le rencontre sur le boulevard Bonne-Nouvelle et l'accoste.

— Me reconnaissez-vous, lui dit-il, mon cher monsieur Mirès?

— A merveille, mon brave. Qu'y a-t-il pour votre service?

— Hélas! je suis pauvre, et maintenant vous êtes riche. Vous seriez bien aimable de me donner un à-compte sur ce que vous me devez.

— Un à-compte, soit ! dit Jules.

Il le prend sous le bras, le conduit vers la boutique de pâtissier, voisine du Gymnase, et lui paye un morceau de galette d'un sou.

Le célèbre dîner de Polydore [1] empêchait Isaac de dormir. Il eut l'idée de donner à la littérature une fête superbe dans son hôtel ; il fit appeler Brancy.

— Mon salon, lui dit-il, n'est pas assez grand. Il faut me construire une salle de bal en vingt-quatre heures. Pouvez-vous le faire ?

— Oui, certes.

— Eh bien, mettez-vous à l'œuvre.

Les ouvriers improvisent, comme par enchantement une salle ravissante. Madame et mademoiselle Mirès assistent à leurs travaux, et lorsqu'ils vinrent, tous

1. M. Millaud avait réuni à sa table toutes les illustrations littéraires de l'époque.

les préparatifs terminés, demander à madame leur pourboire, elle leur donna dix francs.

Ils étaient quarante.

Ce n'est pas tout. Brancy, après la fête, vint présenter son mémoire.

— Douze mille francs! s'écrie Jules-Isaac. Vous vous *fichez* de moi. Je vous en offre cinq.

— Mais je vous jure qu'à huit mille je serais en perte.

— Cinq, vous dis-je! c'est mon dernier mot.

Pour ne pas plaider, Brancy dut en accepter sept.

La plus grande ambition de M. Mirès était de s'introduire dans le monde aristocratique. Un soir qu'il se trouvait chez le duc de G***, il se permit d'établir un parallèle entre la noblesse et la finance

et de vanter outre mesure le pouvoir de l'argent.

— Tenez, monsieur, lui dit avec un geste d'impatience le jeune duc, il y a cinq choses que vous et vos pareils ne pourrez jamais faire ni même apprendre : 1° ganter le numéro sept ; 2° chausser des bottes fines ; 3° saluer sans ôter votre chapeau ; 4° monter à cheval ; 5° faire des armes.

Emile de Girardin, tourmenté par notre Israélite qui brûlait de se trouver avec un membre de la famille impériale, l'invite un soir à un dîner où assistait le prince Napoléon. Jules-Isaac se mêle à l'entretien et adresse directement la parole à Son Altesse, qui n'a pas l'air de l'entendre. A la fin, lassé de cette persistance, le prince se tourne vers son hôte.

— Mon cher monsieur de Girardin, lui dit-il, quel est donc ce monsieur debout derrière moi ?

— C'est un domestique, prince.

— Pourquoi n'est-il pas à notre table?

— Oh ! fit Girardin scandalisé.

— Je vous assure, reprit l'impérial convive, qu'il y serait moins déplacé que bien d'autres.

C'était d'une haute insolence ; mais les altesses et les grands seigneurs ne sont pas les seuls qui aient réprimé les prétentions et les étranges allures de Jules-Isaac.

— Pourquoi, demandait-il à l'auteur du *Demi-monde*, ne m'apportez-vous pas vos petites économies? je vous les ferais valoir.

— Monsieur, répondit Dumas fils, je ne veux pas gagner d'argent avec vous.

Un peintre de talent[1] se présente un jour à l'hôtel de la rue Richelieu, en se

1. M. Marquet.

recommandant d'un romancier célèbre, familier de Turcaret. Il demande à ce dernier de souscrire à la reproduction d'un chef-d'œuvre, dû au pinceau d'un grand maître italien.

— Je n'ai pas besoin de ça, répond brutalement Mirès. En fait d'art, je n'aime que les danseuses!

— Alors, monsieur, dit avec dignité l'artiste, la fortune aveugle s'est trompée de porte.

On n'en finirait pas, si l'on enregistrait toutes les anecdotes qui se racontent sur ce traitant de notre époque.

A la suite de l'emprunt espagnol, Jules-Isaac obtint de Sa Majesté très-catholique la croix de nous ne savons quel ordre. Il est très-orgueilleux de cette distinction, et n'oublie jamais d'en faire étalage. Pour la première fois, il en orna sa poitrine dans les salons d'une illustration militaire.

— Tiens, fit un colonel, le banquier Mirès porte une croix?

— C'est une croix *d'emprunt*, répondit la maîtresse de la maison.

Jules-Isaac Mirès est doué d'une activité dévorante. Il se lève avec le jour et aime beaucoup la promenade, celle des boulevards surtout. Il marche avec la rapidité d'une comète, et Solar le surnomme le Juif-Errant.

Toutefois, il y a une légère différence entre le juif ancien et le juif moderne.

Ashavérus n'avait que cinq sous.

(Journal *les Contemporains*, 14 avril 1857.)

Voilà ce que j'ai écrit, il y a douze ans.

Il faut, remplir aujourd'hui les lacunes et compléter l'histoire.

Peu satisfait de la notice biographique ci-dessus, le banquier juif m'intenta procès sur procès et parvint à me ruiner de fond en comble, non seulement en me faisant écraser de condamnations et d'amendes, mais en s'appliquant à désorganiser toutes mes entreprises littéraires, par d'inqualifiables manœuvres, trop longues à raconter dans ce petit livre.

On peut demander à MM. Collet-Meygret, de Ronsard et Petit, tous trois attachés au ministère de l'Intérieur, le secret des persécutions dont j'ai été victime. Cette histoire sera faite en temps et lieu, et les pièces justificatives ne manqueront pas.

Bref, on me contraignit à fuir à l'étranger.

Quelque temps après mon départ, en décembre 1860, M. Mirès recevait de Napoléon III la croix de la Légion d'hon-

neur pour les travaux exécutés à Marseille.

Vers la fin du onzième mois de mon exil, j'étais en Russie à faire des cours de littérature, quand la poste m'apporta ces lignes consolantes :

« Ton homme a du plomb dans l'aile. Reviens. Ci-inclus un chèque de quatre cents roubles argent pour ton voyage.

« M...... A..... »

Quinze jours après, en mettant le pied sur la terre de France, j'apprenais l'arrestation de Mirès.

Je purgeai mes contumaces, et le même tribunal qui m'avait si rigoureusement appliqué la loi de 1819, m'acquitta sur toute la ligne.

Les coups de massue judiciaire avaient changé de destination. Ils pleuvaient alors ferme et dru sur le crâne du financier

lui-même, que j'étais presque tenté de plaindre.

Condamné par les juges de Paris, acquitté par la cour de Douai, Mirès donne, depuis lors, la preuve d'une énergie incontestable, sinon pour démontrer absolument son innocence, du moins pour convaincre la France et l'Europe qu'autour de lui et à côté de lui se trouvent des personnages dont la conscience est pour le moins aussi chargée que la sienne, — et là-dessus je le crois complètement dans le vrai, — ce qui n'est pas à l'éloge de la moralité de notre époque.

Il n'a été heureux ni dans ses récriminations ni dans ses attaques, parce que la loi de 1819, qui autrefois nous a frappé, ne pouvait pas aujourd'hui l'absoudre.

Que conclure de tout ceci ?

On est libre de rejeter mon sentiment personnel que je crois devoir maintenir. En toute conscience et en tout honneur,

sans ombre de passion ni de rancune, et sans m'écarter en rien du pardon évangélique, je persiste à déclarer qu'on ne devient pas brusquement archimillionnaire, — lorsque la veille encore on était sans bottes, — si l'on reste dans les strictes limites de la probité pure et simple.

Vous allez me dire que beaucoup de banquiers ont commis impunément et commettent chaque jour des actes tout pareils à ceux qu'on reproche à Mirès.

Tant pis alors pour la magistrature, dont la balance aurait des poids inégaux !

Tant pis pour l'administration imprudente qui hésite à reconstituer les chambres de justice, seules capables d'ouvrir sur les fortunes mal acquises de promptes et solennelles enquêtes !

Avant dix ans, si la France n'y prend garde, elle sera dévorée tout entière par les banquiers.

Du reste, je dois le dire en finissant, Mirès a plus d'un défenseur.

Je connais des hommes dignes de respect qui ont une conviction tout opposée à la mienne, et je tiens à reproduire la lettre suivante que M. Louis Veuillot m'écrivait le 8 septembre 1866, — par cela même qu'elle est entièrement favorable à l'homme avec lequel je me suis trouvé si cruellement en lutte.

C'est un acte d'impartialité ; le lecteur appréciera.

« Mon cher monsieur,

« Je n'ai pas de notice sur Mirès, et je ne saurais dire en quel point précis votre biographie, que je n'ai pas sous les yeux, l'a mal présenté. Ce que je peux assurer sur ma foi de chrétien, c'est que depuis six ou sept ans que je le vois de très-près, je l'ai trouvé toujours sincère,

loyal, délicat même, et d'une générosité et d'un désintéressement que je souhaiterais à beaueoup de catholiques. Il me paraît difficile qu'il soit tel, et ne l'ait pas toujours été. Du reste, la terminaison de ses affaires témoigne assez de l'injustice dont il a été l'objet. Il faut qu'un homme dans la poche duquel on a mangé cinquante millions soit un innocent pour qu'on le lâche enfin avec les honneurs de la guerre. Et notez qu'il n'avait aucun secret d'État à divulguer pour se faire craindre. On a conclu parce qu'à force de constance, il en était venu au point de faire reviser tout le procès, et c'est ce que l'on ne pouvait affronter. »

FIN

131 — Paris. — Imp. H. Carion, r. Bonaparte, 64.

EN VENTE :

1re Série.

Jules Favre. — Victor Hugo. — Berryer. — Balzac. — Le Père Félix. — Châteaubriand. — Odilon Barrot. — Villemessant. — Dumas père. — Le bibliophile Jacob (Paul Lacroix). — Auber. — Offenbach. — Gavarni. — Rosa Bonheur. — Emile de Girardin. — Mgr Dupanloup. — Rose Chéri. — Bouffé. — Timothée Trimm. — Gérard de Nerval. — Eugène Guinot. — Crémieux. — Théophile Gautier. — Garibaldi. — Sainte-Beuve. — Paul de Kock. — Jules Janin. — Barbès. — Lacordaire. — Guizot. — Lamartine. — Béranger. — Lamennais. — Charles Monselet. — Ponsard. — Augustine et Madeleine Brohan. — Cavour. — L'Impératrice Eugénie. — Bismark. — Ingres. — Alphonse Karr — Mazzini. — Canrobert. — François Arago. — Armand Marrast. — Havin. — Méry. — Victor Cousin. — Mme Arnould Plessy. — Elie Berthet. — Etienne Arago. — Arnal. — Adolphe Adam. — Cormenin. — Mélingue.

2e Série.

Pie IX. — Louis Veuillot. — Mérimée. — George Sand. — Henri Monnier. — Félicien David. — Alfred de Musset. — Pierre Leroux. — Scribe. — Thiers. — Ricord. — Ed. About. — Carnot. — Changarnier. — Raspail. — Rochefort. — Villemain. — Beauvallet. — Michelet. — Dupin. — Henri Murger. — Gustave Planche. — Falloux. — Montalembert. — Dumas fils. — Déjazet. — Rachel. — Le P. Hyacinthe. — Clairville. — E. Labiche. — Frédérick Lemaître. — Ledru-Rollin. — Blanqui. — Louise Colet. — Garnier Pagès. — Le P. Enfantin. — Cabet. — Baron Taylor. — St-Marc Girardin. — Napoléon III. — Le prince Napoléon.

Paris. — Imprimerie H. Carion, 64. rue Bonaparte.